

LE LOTUS

सत्यात् नास्ति परी धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

L'ORIGINE DU MAL

On ne peut philosophiquement aborder le problème du mal qu'en prenant pour base d'argumentation l'antique formule indienne. Seule l'ancienne sagesse explique d'une manière satisfaisante la présence de l'universel démon. Elle attribue la naissance du Kosmos et l'évolution de la vie à la scission en pluralité de l'Unité primordiale manifestée, d'où la grande illusion de la forme. L'homogénéité s'étant transformée en hétérogénéité, des contrastes sont nés naturellement ; de là est sorti le Mal, qui, désormais, a régné suprême dans cette « Vallée de larmes ».

La philosophie occidentale matérialiste — si on peut appeler cela une philosophie — n'a pas manqué de profiter de cette grande conception métaphysique. La science physique elle-même, ayant la chimie à sa tête, a dirigé son attention, récemment, vers notre première proposition et s'efforce de prouver, par des données irréfutables, l'homogénéité de la matière primordiale. Mais voici que s'avance le pessimisme matérialiste, doctrine qui n'est ni philosophie ni science, déluge de paroles dépourvues de signification. Le pessimisme, dans son dernier développement, ayant cessé d'être panthéiste et s'étant accolé au matérialisme, se prépare à battre monnaie sur l'antique formule indienne. Le pessimiste athée ne s'élève pas au-dessus du plasmé homogène terrestre des darwinistes. Pour lui l'*ultima Thule* c'est la terre et la matière, et il ne voit au-delà de sa *prima materia* qu'un vilain vide, qu'une creuse néantitude. Quelques pessimistes essaient de poétiser leur idée, à la manière des sépulcres blanchis ou des cadavres mexi-

cains dont on badigeonne les joues et les lèvres hideuses avec une épaisse couche de rouge. La décrépitude de la matière perce sous le masque de la semblance vitale, malgré tous les efforts en sens contraire.

Aujourd'hui, le matérialisme patronne la métaphore et l'image indiennes. Dans un nouvel ouvrage sur la question, par le docteur Mainländer, *Pessimisme et Progrès*, on nous apprend que le panthéisme indien et le pessimisme allemand sont *identiques*, et que c'est la segmentation (*breaking up*) de la matière homogène en hétérogène, le passage de l'uniformité à la multiformité qui a produit, comme résultat, un si malheureux univers. Voici ce que dit le pessimisme :

« Ce passage est précisément l'erreur originelle, le *péché primordial* que la création tout entière expie maintenant au prix de terribles souffrances ; c'est ce *péché* qui, ayant projeté en existence tout ce qui vit, l'a plongé, par le fait, dans les profonds abîmes du mal et de la souffrance, d'où on ne peut s'échapper que par un seul moyen : *en mettant fin à l'être lui-même.* »

Interpréter ainsi la formule orientale, lui attribuer l'idée d'échapper aux misères de la vie « en mettant fin à l'être » — que cet être s'applique à tout le kosmos ou seulement à la vie individuelle — est une grossière erreur. Le panthéiste oriental dont la philosophie lui enseigne à distinguer l'Être ou ESSE de l'existence conditionnée, ne voudrait pas se permettre une idée aussi absurde que le postulat d'une semblable alternative. Il sait qu'il peut mettre fin à la *forme*, mais non pas à l'*être*, et seulement, sur ce plan d'illusion terrestre. Certainement, il sait que s'il détruit en lui *tanha* (l'insatiable désir pour l'existence ou la *volonté de vivre*) il échappera graduellement au malheur de la réincarnation et de l'existence *conditionnée*. Il sait aussi qu'il n'a même pas le pouvoir de tuer sa petite existence à lui, d'y « mettre fin », sinon en tant que personnalité, ce qui, après tout, n'est qu'un changement d'habits. Ne croyant qu'en l'Unique Réalité, qui est l'éternelle *Être-té*, la CAUSE *incausée* dont il s'est exilé en un monde de formes, il en considère les manifestations temporaires et progressives dans l'état de *maya*, comme le plus grand mal, c'est vrai ; mais, il y voit en même temps un processus naturel aussi inévitable que les affres de la naissance. Il n'a pas d'autre moyen de passer de la souffrance des vies limitées et conditionnées à la vie éternelle ou à l'*Être-té* absolue qu'exprime si typiquement le mot sanscrit *Sat*.

Le « pessimisme » du panthéiste hindou au bouddhiste est métaphysique et profond. C'est une très vieille idée que de voir

dans la matière et ses manifestations protéennes la source et l'origine du mal universel, bien que Gautama Bouddha ait été le premier à lui donner son expression définitive. Mais le grand Réformateur indien n'avait certainement pas l'intention d'en faire un manche pour la manivelle des pessimistes modernes, ni un porte-manteau pour pendre les doctrines fripées des matérialistes. Le Sage et le Philosophe qui s'est sacrifié pour l'humanité, *en vivant pour elle afin de la sauver*, qui a appris aux hommes à ne voir que misère dans l'existence sensuelle de la matière, n'avait jamais remué dans sa profonde pensée l'idée d'offrir une prime au suicide ; il employa tous ses efforts à délivrer le genre humain d'un trop violent attachement à la vie, cause première de l'*égoïsme* et créateur de la réciprocité du malheur. En son cas particulier, Bouddha nous a laissé un exemple de courage à suivre : il a vécu, au lieu de fuir devant la vie. Sa doctrine montre le mal immanent *non pas dans la matière* qui est éternelle, mais dans les illusions qu'elle crée : elle le montre à travers les changements et les transformations de la matière engendrant la vie, parce que ces changements sont conditionnés, parce que cette vie est éphémère. En même temps, nous voyons que ces maux ne sont pas seulement inévitables, mais qu'ils sont nécessaires. En effet, si nous voulons discerner le bien du mal, la lumière des ténèbres et apprécier le premier opposé, nous ne pouvons y arriver que grâce au contraste qu'ils produisent. Tandis que la philosophie de Bouddha, dans sa lettre morte, semble orientée vers l'obscur côté des choses de notre plan illusoire, son ésotérisme, c'est-à-dire l'âme qui y est cachée, soulève le voile et révèle à l'Arhat (1) les gloires de la VIE ÉTERNELLE dans toute l'Homogénéité de la Conscience et de l'Être. Sans doute, c'est encore une absurdité pour la science matérialiste et même pour l'idéalisme moderne, mais le sage et le panthéiste ésotériques savent que c'est un fait.

Quoi qu'il en soit, l'idée centrale du mal généré par l'incessante complication de l'élément homogène qui revêt une forme et se différencie de plus en plus à mesure que la forme devient physiquement plus parfaite, cette notion a un côté ésotérique qui semble ne s'être jamais présenté à l'esprit du pessimiste moderne. Et pourtant, l'aspect de la lettre morte servit aux spéculations de toutes les anciennes nations qui ont pensé. Dans l'Inde même, la pensée primitive enveloppée sous la formule en question a été défigurée par le sectairianisme et a conduit aux observances purement ritualistiques et dogmatiques des hatha-yoghis en contra-

(1) Saint Intié chez les bouddhistes et les djains (F. K. G.)

diction avec le radja-yoga philosophique védantin. La spéculation payenne et exotérico-chrétienne et même l'ascétisme monastique du moyen âge ont extrait de cette noble et primitive idée tout ce qu'ils en ont pu prostituer à leurs étroitesse de sectaires. Les fausses conceptions des chrétiens sur la matière les ont conduits, dès le premier jour, à identifier la femme avec le *mal* et la matière, ce qui n'a pas cependant empêché l'Eglise catholique romaine d'offrir un culte à la Vierge.

Mais la dernière adaptation que les pessimistes allemands ont faite de la formule indienne *mal* comprise est tout à fait originale et un peu inattendue, comme nous allons le voir. Chercher une analogie entre un enseignement hautement métaphysique et la théorie de l'évolution physique présentée par Darwin semble une tâche légèrement prétentieuse. D'autant plus que la théorie de la sélection naturelle ne peut pas laisser supposer l'extermination de l'être; elle présente, au contraire, un développement de *vie* continue et toujours augmentant. L'ingéniosité allemande, cependant, s'est efforcée, à l'aide de paradoxes scientifiques et de beaucoup de sophismes, de donner à la théorie de l'extinction une apparence de vérité philosophique. La vieille conception indienne elle-même n'a pu échapper aux prétentions du pessimisme moderne. L'heureux dénicheur de la théorie de l'origine du *mal* datant de l'*amibe* protoplasmique qui se scinde pour procréer et perd ainsi son homogénéité immaculée, a revendiqué, dans son nouveau volume, de prétendus droits à l'antique formule aryenne. Tout en faisant le panégyrique de cette philosophie et de ces conceptions anciennes, il déclare, sans broncher, qu'il faut les considérer « comme les plus profondes vérités qui aient été *pré-cogitées* et qui aient été *volées*, par les anciens sages à la pensée moderne » !!

Il suit de là que le panthéisme profondément religieux de l'Hindou et du philosophe bouddhiste est placé sur le même niveau que les accès de divagation du matérialiste pessimiste et que « la pensée moderne » n'y voit pas de différence. On n'aperçoit pas l'abîme infranchissable qui les sépare. On semble ne pas attacher d'importance à ceci : c'est que le panthéiste n'admettant aucune réalité dans le kosmos manifesté et n'y voyant qu'une simple illusion de ses sens, doit arriver à ne considérer sa propre existence que comme un agrégat d'illusions. C'est pourquoi lorsqu'il parle des moyens d'échapper aux souffrances de la vie objective, sa manière d'envisager ces souffrances, et ses motifs pour mettre fin à l'existence diffèrent absolument de ceux du matérialiste pessimiste. Pour lui, la douleur comme l'affliction sont des illu-

sions provenant de son attachement à cette vie et de son ignorance. En conséquence, il tend ses efforts vers la vie éternelle et immuable, vers l'absolue conscience de l'état de Nirvana, tandis que le pessimiste européen, prenant les « maux » de la vie pour des *réalités*, aspire, quand il a le temps d'aspirer à quelque chose en dehors de ces *réalités* mondaines, à l'annihilation de l'« être », pour employer ses propres expressions. Il n'est qu'une seule vie réelle pour le philosophe, c'est la *félicité nirvanienne* ; état qui diffère, non seulement en degré mais en espèce, de celui de n'importe lequel des plans de conscience remplissant l'univers manifesté. Le pessimiste traite le Nirvana de superstition, et l'explique comme étant « la cessation de la vie », la vie ayant, selon lui, son commencement et sa fin sur terre. Les aspirations spirituelles du philosophe ignorent jusqu'à l'unité intégrale homogène, dont le pessimiste allemand fait tant de cas. Sa croyance ne reconnaît que la cause directe de cette unité, cause éternelle et toujours vivante, parce qu'elle est l'UNIQUE, incréé ou plutôt non-évolué. Aussi cherche-t-il à se réunir et à retourner le plus rapidement possible à sa condition pré-primordiale après avoir traversé la série illusoire des vies éphémères et leurs vaines fantasmagories de perceptions sensuelles.

Un tel panthéisme ne peut être qualifié de « pessimiste » que par celui qui croit à une providence personnelle, par celui qui oppose à cette négation de la réalité de toute chose « créée », c'est-à-dire conditionnée et limitée, sa propre foi aveugle et anti-philosophique. L'esprit oriental ne passe pas son temps à arracher le mal de toute loi radicale et de toute manifestation de vie et à multiplier chaque quantité phénoménale par les unités de maux souvent imaginaires ; le panthéiste oriental se soumet simplement à l'inévitable et essaie d'effacer de son chemin autant de renaissances qu'il peut, en évitant de créer de nouvelles causes karmiques. Le philosophe bouddhiste sait que la durée de la succession des vies de chaque être humain — à moins qu'il n'atteigne *artificiellement* le Nirvana, c'est-à-dire ne « prenne le royaume de Dieu par violence » comme diraient les kabbalistes, — sait, dis-je, que cette succession de vies se trouve allégoriquement chiffrée dans les *quarante-neuf* jours que Gautama le Bouddha passa sous l'arbre *Bo*. Et le sage hindou sait également qu'il faut qu'il allume le *premier feu* et qu'il éteigne le *quarante-neuvième* (1) avant d'arriver à la délivrance finale. Sachant cela,

(1) Ceci est une allusion ésotérique à laquelle le lecteur ordinaire ne verra pas grand-chose. Mais le théosophiste qui a lu *Esoteric Buddhism* peut faire le

le sage et le philosophe attendent patiemment l'heure naturelle de la délivrance, tandis que leur maladroit plagiaire, le pessimiste européen, est toujours prêt à commettre le suicide qu'il prêche. Ignorant combien sont nombreuses les têtes de l'hydre de l'existence, il est incapable d'éprouver pour la vie le mépris philosophique qu'il éprouve pour la mort et, par conséquent, de suivre le sage exemple que lui donne son frère d'Orient.

Ainsi donc, le panthéisme philosophique est bien différent du pessimisme moderne. Le premier s'appuie sur une notion correcte des mystères de l'être; l'autre n'est en réalité qu'un mauvais système de plus ajouté par une imagination malade à la somme déjà si grande des véritables maux sociaux. A dire simplement la vérité, ce n'est pas une philosophie; c'est une calomnie systématique de la vie et de l'être, une tirade bilieuse de dyspeptique ou d'hypocondriaque incurable. Il est à tout jamais impossible de songer à faire un parallèle entre les deux systèmes de raisonnement.

Le mal et la douleur sont certainement, dans leur origine, le résultat et la conséquence de l'hétérogénéité de l'univers manifesté. Cependant ils ne sont qu'une illusion produite en vertu de la loi des contrastes, qui est une loi fondamentale de la nature. Le bien ni le mal n'existeraient, n'était la lumière qu'ils se renvoient l'un l'autre. L'être, sous quelque forme que ce soit, ayant toujours offert ces contrastes à l'observation, depuis le commencement de la création du monde, et le mal prédominant dans l'univers par suite de l'égoïsme ou égoïsme, la métaphore orientale montre l'existence expiant l'erreur de la nature et regarde par conséquent l'âme humaine (la psychée) comme le bouc émissaire, la victime d'une HYPER-ÂME inconsciente. Mais ce n'est pas au pessimisme que cela a donné naissance: c'est à la sagesse. L'ignorance seule fait le martyr volontaire, tandis que la science domine le pessimisme naturel. C'est graduellement et par processus d'hérédité ou d'atavisme que ce dernier est devenu inné chez l'homme. Il est toujours présent en nous bien qu'il puisse ne pas faire entendre sa voix dans le commencement. Au milieu des premières joies de l'existence, alors que nous sommes encore pleins de l'énergie vitale de la jeunesse, nous sommes tous susceptibles, à la première morsure de la douleur, après un échec, ou à l'apparition

calcul du 7×7 des quarante-neuf « jours » et des quarante-neuf « feux » et comprendre que l'allégorie se rapporte ésotériquement aux sept races-mères consécutives et à leurs sept sous-divisions. Chaque monade naît dans la première race et atteint sa libération dans la dernière septième. Il n'y a que les Bouddhas qui puissent l'atteindre dans le cours d'une vie.

soudaine d'un nuage noir, d'en accuser *la vie*, de sentir *la vie* comme un fardeau et souvent de maudire notre être. Ceci nous montre que nous portons le pessimisme dans notre sang, mais en même temps nous sommes en présence des fruits de l'ignorance. A mesure que le genre humain se multiplie, et avec lui la souffrance, résultat naturel d'une augmentation dans le nombre des unités qui la génèrent, la misère et la douleur augmentent de proportions. Nous vivons dans une atmosphère de sombre désespoir, mais c'est parce que nos yeux regardent en bas et sont rivés à la terre avec toutes ses manifestations physiques et grossièrement matérielles. Si, au lieu de cela, l'homme, dans son voyage d'une vie, regardait non pas vers le ciel, ce qui n'est qu'une figure, mais *au-dedans de lui-même* et concentrait son observation sur l'homme interne, il ne tarderait pas à échapper aux replis du grand serpent de l'illusion. Sa vie, dès lors, du berceau à la tombe, deviendrait supportable et vaudrait la peine d'être vécue même en ses plus mauvaises phases.

Le pessimisme, cette suspicion chronique de maux dissimulés partout, est donc doublé par sa nature et porte des fruits de deux sortes. C'est une caractéristique naturelle de l'homme physique, et il ne devient un fléau que pour l'ignorant. C'est un bienfait pour l'homme spiritualisé, car il le fait tourner dans le bon sentier et le conduit à la découverte d'une autre vérité fondamentale : tout dans ce monde n'est que *préparatoire*, parce que transitoire. C'est une crevasse dans la muraille de la sombre prison de la vie terrienne, par où glisse un rayon de lumière venant de la patrie éternelle, qui illumine les sens intérieurs du prisonnier sous son enveloppe d'argile et lui murmure le mot de l'origine et de la double nature de notre être. En même temps, c'est la preuve tacite de la présence, en l'homme, d'un quelque chose *qui sait, sans qu'on le lui ait dit*, qu'il existe une autre vie meilleure, une fois que la sombre série des vies terriennes a été vécue.

Comme cette explication du problème et de l'origine du mal a, ainsi que je l'ai dit, un caractère entièrement métaphysique, elle n'a rien à faire avec les lois physiques. Son domaine étant exclusivement la partie spirituelle de l'homme, il serait beaucoup plus dangereux de vouloir s'en mêler superficiellement que d'en rester ignorant. Car, puisqu'elle se trouve à l'origine même de la philosophie éthique de Gautama le Bouddha et qu'elle est tombée entre les mains des Philistins du matérialisme moderne, si l'on confondait les deux systèmes de « pessimisme » on aboutirait au suicide mental sinon à pire encore.

La sagesse orientale enseigne que l'esprit a à passer par les

épreuves de l'incarnation et de la vie, qu'il doit recevoir le baptême de la matière avant qu'il puisse acquérir l'expérience et la connaissance. Ce n'est qu'après cela qu'il reçoit le baptême de l'âme et de l'auto-conscience et qu'il peut revenir à l'état de *dieu*, avec l'expérience comme addition et l'omniscience comme fin. En d'autres termes, il ne peut retourner à l'état originel de l'homogénéité de l'essence primordiale, qu'en recueillant les fruits du *harma*, qui, seuls, peuvent créer une déité absolue et consciente ne se distinguant que d'un degré du Tour absolu.

Si l'on en croit la lettre de la Bible elle-même, le mal a dû exister avant Adam et Ève, qui sont, par conséquent bien innocents du péché originel. Ils sont victimes d'une calomnie, car si le mal et le péché n'avaient pas existé avant eux, il n'y aurait point eu dans l'Eden de serpent tentateur ni d'arbre de la science du bien et du mal. Le caractère de ce pommier apparaît clairement dans le verset qui nous montre le couple goûtant à ses fruits : « Leurs yeux à tous les deux furent ouverts, et *ils surent* » bien des choses indépendamment de s'apercevoir qu'ils étaient nus. C'est ainsi qu'on nous fait voir justement que trop de savoir dans les choses de la matière est un mal.

Mais puisqu'il en est ainsi, notre devoir est d'examiner et de combattre cette nouvelle doctrine pernicieuse. Jusqu'à ce jour le pessimisme était resté dans les régions de la philosophie et de la métaphysique ; ses prétentions n'allaient pas jusqu'à vouloir empiéter sur le domaine de la science purement physique, sur le darwinisme. La théorie de l'évolution est maintenant partout, et il n'est pas d'école (sauf les *sunday schools* et les écoles des missionnaires) où on ne l'enseigne, plus ou moins modifiée, il est vrai, du programme primitif. D'autre part, il est peu d'enseignements dont on ait plus abusé et dont on ait plus cherché à tirer profit que de l'évolution, principalement en appliquant ses lois fondamentales à la solution des problèmes les plus compliqués et les plus abstraits de l'existence multiforme de l'humanité. Là où la psychologie et même la philosophie osent à peine poser le pied, la biologie matérialiste frappe lourdement de sa massue d'analogies superficielles et de conclusions préconçues. Bien plus, prétendant que l'homme n'est qu'un animal plus avancé, elle soutient que sa prétention est du domaine de la science évolutionniste. Ce n'est pas une pluie, c'est une averse de paradoxes qui tombent sur ce « domaine ». « Comme l'homme est la mesure de toutes choses », l'homme est mesuré et analysé par l'animal. Un matérialiste allemand soutient que l'évolution psychique et spirituelle appartient en droit à la physiologie et à la biologie : les mystères de l'embryologie et de

la zoologie pouvant seuls, dit-on, résoudre ceux de la conscience de l'homme et de l'origine de son âme (1). Un autre trouve une justification au suicide dans l'exemple d'animaux qui, las de vivre, se font mourir de faim (2).

Jusqu'à présent, le pessimisme, malgré l'abondance et le brillant de ses paradoxes, avait un point faible : il manquait d'une base sérieuse et autorisée pour s'appuyer. Ses partisans n'avaient pas ce phare qui pût les aider à gouverner leur barque au milieu des ensablements réels ou imaginaires qu'ils avaient semés eux-mêmes avec profusion, sous forme de dénonciations contre la vie et l'être. Ils étaient réduits à compter sur des représentants qui passaient leur temps, d'une manière très ingénieuse sinon profitable, à faufilet les maux nombreux et variés de l'existence dans les propositions métaphysiques de grands penseurs allemands, comme Schopenhauer et Hartmann, ainsi que font les petits enfants qui attachent des queues bariolées aux cerfs-volants de leurs grands camarades et s'amuse à les regarder lancer. Mais, aujourd'hui, le programme est changé. Les pessimistes ont trouvé quelque chose de plus solide et de plus autoritatif, si moins philosophique, que les cerfs-volants de Schopenhauer. Le jour, où leurs vues s'accordaient avec celles de ce philosophe, qui signalait la *Volonté universelle* comme le fauteur de tous les maux du monde, est passé pour ne plus revenir. Le brumeux « inconscient » de von Hartmann ne les satisfera pas davantage. Ils sont partis à la recherche d'un sol plus abordable et moins métaphysique, pour y bâtir leur philosophie pessimiste, et leurs recherches ont été couronnées de succès, car ils ont découvert la cause de la souffrance universelle dans les lois fondamentales des développements matériels. Le mal n'est plus allié à un fantôme vague et vaporeux appelé la *Volonté*, mais bien à un fait réel et palpable : désormais, les pessimistes seront remorqués par les évolutionnistes.

Dans la phrase qui commence cet article nous avons donné l'argument de fond de leurs représentants. L'univers et tout ce qui s'y trouve se produisit en conséquence « de la scission de l'UNITÉ en *Pluralité* ». Cette traduction un peu pâle de la formule indienne ne se rapporte pas, dans l'esprit du pessimiste, à l'Unité unique, à l'abstraction védantine appelée Parabrahm, car je n'aurais certainement pas employé le terme « segmentation » (*breaking up*). Il ne s'agit pas non plus de *Mulaprakriti*, le « voile » de Parabrahm ; ni même de la première matière primordiale manifestée,

(1) Haeckel.

(2) Leo Bâch.

sinon par inférence, comme il résulte de l'exposé du docteur Mainlaender; il est question spécialement du *protoplasme* terrestre. Dans le cas présent, l'esprit ou une déité quelconque n'ont rien à faire; évidemment, afin que l'on voit bien que tout cela est du « pur domaine des sciences naturelles ».

En résumé, la vénérable formule repose sur cette théorie darwinienne et y trouve sa justification: toutes les variétés d'animaux et de plantes actuellement existantes, tous les organismes qui ont vécu sur terre se sont développés graduellement de quelques formes, peut-être d'une seule, de nature on ne peut plus simple. Et quel est l'axiome scientifique qui veut bien prêter son appui à la doctrine philosophique indienne? Le voici: la science enseigne que la série des transformations par lesquelles passe le germe, ce germe qui grandit en arbre, devient un œuf ou forme un animal, n'est pas autre chose, dans tous les cas, que le passage de la structure homogène de ce germe à la forme hétérogène ou composée. Voilà comment la formule indienne est vérifiée par celle des évolutionnistes, lui est assimilée et devient digne de l'attention du matérialisme moderne.

Cette formule philosophique, explique notre pessimiste, n'est pas simplement corroborée par le développement individuel des espèces isolées, mais se démontre en général comme en détail. Elle a son expression dans l'évolution de l'univers aussi bien que dans celle de notre planète. En un mot, la naissance, la croissance et le développement du monde organique dans son intégrale totalité sont là pour démontrer la sagesse ancienne. On découvre que le monde organique, de l'universel au particulier, est soumis à la même loi d'élaboration croissante, de transition d'unité en pluralité, suivant « la formule fondamentale de l'évolution de la vie ». Jusqu'à la marche des nations, de la vie sociale, des institutions publiques, du développement des langues, des arts et des sciences, tout est sujet à la loi générale, inévitable et fatale, de la « scission de l'unité en pluralité, du passage de l'homogénéité à la multi-formité ».

Mais tout en suivant les traces de la sagesse indienne, notre auteur exagère à sa façon la loi en question et la dénature. Il lui donne un rôle dans les destinées historiques de l'humanité; il fait servir ces destinées à prouver la rectitude de la conception indienne. Il dit que l'humanité, tout intégrale, à mesure qu'elle se développe et progresse en son évolution et qu'elle se divise en ses parties dont chacune devient une branche distincte et indépendante du tronc unique, s'éloigne de plus en plus de sa saine et harmonieuse unité originelle. Tout ce qui complique l'organi-

sation sociale, les relations sociales, comme celles de l'individu, tout cela tend à l'affaiblissement de la force vitale, à la relaxation de l'énergie sensible et à la destruction de l'unité intégrale sans laquelle l'harmonie de l'intérieur n'est pas possible. L'absence de cette harmonie engendre une discordance profonde qui devient la cause de la plus grande misère mentale. Le mal a ses racines dans la nature même de l'évolution de la vie et de ses complications. Chaque pas en avant est un pas vers la dissolution de son énergie et conduit à l'apathie passive. Tel est le résultat inévitable, dit-il, de toute complication progressive de la vie, parce que l'évolution ou le développement est une transition de l'homogène à l'hétérogène, un éparpillement du tout dans le plusieurs, etc., etc. Cette terrible loi est universelle, elle s'applique à la création tout entière, de l'infiniment petit à l'homme, car, nous dit-il, c'est une loi fondamentale de la nature.

Dès lors, la conclusion logique de cette manière d'envisager un côté unique de la nature physique, comme le fait l'auteur allemand, sans donner une pensée à l'aspect spirituel et psychique, c'est que son école est vouée à une faillite inévitable. La question n'était pas de savoir si la dite loi de différenciation et ses fatales conséquences peuvent ou ne peuvent pas s'appliquer, en certains cas, au développement des espèces animales, mais bien de s'assurer, puisqu'il s'agit de la base, de la fondation du nouvel édifice de l'école pessimiste, que c'est réellement une loi fondamentale et universelle. Il faudrait savoir si cette formule basique d'évolution embrasse tout le processus du développement et de l'accroissement dans son entier, et si, vraiment, elle est du domaine de la science physique ou non. Si le processus en question n'est « pas autre chose que le passage de l'état homogène à l'hétérogène », comme dit le docteur Mainländer, il reste à prouver qu'il « produit l'assemblage compliqué des tissus et des organes formant et complétant la plante et l'animal parfaits ».

Comme l'ont déjà remarqué quelques critiques de « Pessimisme et Progrès », le pessimiste allemand n'en doute pas un instant. Sa prétendue découverte « repose sur une chose : il est sûr que la loi fondamentale du développement et du processus compliqué de l'organisation n'est autre que la transformation de l'unité en pluralité ». De là, l'identification de cette opération avec la dissolution et l'affaiblissement de toutes les forces et de toutes les énergies. Les analogies de Mainländer seraient justes si la loi de la différenciation de l'homogène en hétérogène représentait vraiment la loi fondamentale de l'évolution de la vie. Mais l'idée est absolument erronée — métaphysiquement aussi bien que physiquement.

L'évolution ne suit pas une ligne droite, pas plus qu'aucun autre processus de la nature : sa marche est *cyclique*, comme tout ce qui nous environne. Les serpents cycliques avalent leurs queues comme le Serpent de l'Éternité. Et c'est ici que la formule indienne, qui est un enseignement de la Doctrine secrète, se trouve corroborée par les sciences naturelles, et spécialement par la biologie.

Voici ce que nous lisons dans les *Lettres scientifiques* d'un auteur et critique russe anonyme :

« Dans l'évolution des individus isolés, dans l'évolution du monde organique, dans celle de l'univers, comme dans la formation et le développement de notre planète, partout où un mouvement de complexité progressive a lieu, nous trouvons, en plus de la transition de l'unité à la pluralité et de l'homogénéité à l'hétérogénéité, *une transformation converse — la transition de la pluralité à l'unité, de l'hétérogène à l'homogène...* L'observation détaillée du processus de complexité progressive a montré que ce qui s'y passe n'est pas seulement la séparation des parties, mais encore leur absorption mutuelle... Tandis qu'une partie des cellules se fondent l'une dans l'autre et s'unissent en un tout uniforme, constituant des fibres musculaires, du tissu musculaire, d'autres sont absorbées par les tissus osseux et nerveux, etc. La même chose a lieu dans la formation des plantes... »

Dans ce cas, la nature matérielle reproduit la loi qui agit dans l'évolution de la nature psychique et spirituelle : l'une et l'autre descendent, mais pour remonter et replonger au point de départ. *La masse ou l'élément formatif homogène différencié en ses parties, est transformé graduellement en hétérogène; puis, les parties se fondant en un tout harmonieux, il recommence un processus converse ou une réinvolution et retourne toujours graduellement à son état primitif ou primordial.*

Le pessimisme ne trouve pas non plus d'appui dans le matérialisme pur, car jusqu'ici ce dernier a montré une couleur décidément optimiste. Ses représentants les plus avancés n'ont jamais manqué, c'est vrai, de ricaner devant l'adoration théologique de « la gloire de Dieu et de ses œuvres ». Büchner lance un sarcasme à l'adresse du panthéiste qui voit dans un monde si « fou et si méchant » la manifestation de l'Absolu. Mais, en somme, les matérialistes admettent une balance du bien sur le mal, peut-être pour servir de tampon aux tendances « superstitieuses » d'un espoir qui poursuit un meilleur monde. Tout rétréci que soit leur champ de vision, tout limité que soit leur horizon, ils ne voient pas de motifs suffisants, cependant, pour se désespérer sur la débâcle des choses, en général. Les pessimistes panthéistes,

eux, n'ont jamais cessé de prêcher que le seul résultat légitime de la négation athéiste est de faire désespérer de l'être conscient. Cette opinion, naturellement, est axiomatique ou doit l'être. Si « l'on ne peut compter que sur cette vie », la tragédie de la vie manque absolument de raison d'être, et vouloir achever le drame est ajouter un acte de folie à sa futilité.

Ce fait qu'une certaine classe d'écrivains athés se sont assimilés les conclusions du pessimisme est une caractéristique frappante de l'époque, un autre signe des temps. Ceci démontre jusqu'à l'évidence que le vide créé par la négation scientifique moderne ne peut pas être et ne sera jamais comblé par les froides consolations offertes aux optimistes. Le « culte de l'humanité » de Comte est une assez pauvre chose avec l'annihilation de la race survenant à la suite de « l'extinction graduelle du feu solaire », — si, à la vérité, il veut bien s'éteindre pour faire plaisir à la science physique, à la date calculée. Puisque toutes les douleurs et toutes les souffrances présentes, puisque la terrible lutte pour l'existence avec son cortège d'horreurs ne servent à rien au bout du compte, puisque l'homme n'est qu'un éphémère, le jouet de forces aveugles, pourquoi rester jusqu'à la fin de la farce ? Cet engrenage fatal de matière, de force et de loi ne fait que hâter la pressée des millions humains vers l'éternel oubli, ne laissant aucune trace, aucun souvenir du passé, lorsque les choses seront retournées à la nébuleuse incandescente d'où elles émergeront. La vie terrestre ne constitue pas un but. Elle est enveloppée de tristesses et de souffrances. Il n'est donc pas étonnant que le négateur aveugle préfère le pessimisme de Schopenhauer à l'optimisme sans fondement de Strauss et de ses disciples, qui rappelle la gaieté animale d'un jeune baudet qui vient de faire un repas de chardons.

Une chose est évidente : c'est la nécessité absolue d'une solution qui embrasse les faits de l'existence sur une donnée optimiste. La société moderne est imprégnée d'un cynisme qui va toujours croissant et les dégoûtés de la vie deviennent chaque jour plus nombreux. Cela provient de ce qu'on vit dans l'ignorance complète des opérations du *Karma* (1) et de la nature de l'évolution de l'âme. C'est par suite d'une soumission ignorante aux dogmes d'une théorie d'évolution mécanique et largement frelatée, que le pessimisme a acquis une importance si peu méritée. Une fois que l'on aura bien saisi la base de la Grande Loi — et quelle philo-

(1) Consulter au sujet des opérations de la loi de *karma*, le *Bouddhisme selon le canon de l'église du Sud*, par Olcott, *Lumière sur le Sentier*, etc... (N. de la D.)

sophie peut nous fournir de meilleurs moyens pour arriver à la solution finale, que la doctrine ésotérique des grands Sages de l'Inde ? — il n'y aura plus de place possible pour les récents amendements faits au système schopenhauérien ou les subtilités métaphysiques tissées par le « philosophe de l'Inconscient ». La *raisonnabilité* de l'Existence *consciente* ne peut se prouver que si l'on étudie la philosophie primitive, aujourd'hui ésotérique. Et cette philosophie nous dit: « Il n'y a ni mort ni vie, car l'une et l'autre sont des illusions; l'être (ou *étreté*) est la seule réalité ». Ce paradoxe fut répété plusieurs milliers d'âges plus tard, par un des plus grands physiologistes. La vie c'est la mort, a dit Claude Bernard. L'organisme vit, parce que ses parties meurent continuellement. La survivance des plus aptes est sûrement basée sur cette vérité évidente. La vie du tout supérieur demande la mort de l'inférieur; la mort des parties étant sous la dépendance du tout qu'elles servent. Or, puisque la vie est la mort, de même la mort est la vie, et le grand cycle des vies ne forme qu'UNE EXISTENCE dont le plus mauvais jour se passe sur notre planète.

Celui qui SAIT en tirera le meilleur parti possible. Car une aurore nouvelle se lève pour tout être qui s'est libéré de l'illusion et de l'ignorance par la Connaissance; et il pourra dire enfin, en vérité et en pleine conscience, à Mahamaya :

« O ILLUSION DE LA VIE HUMAINE,
DÉTRUITE EST TA DEMEURE !
LA CHARPENTE EN EST BRISÉE,
ET, SAIN ET SAUF, JE M'EN VAIS DANS LA LIBERTÉ ! (1) »

H. P. BAVATSKY.

Traduit du *Lucifer*.

(1) *Maha Maya* (*Maha* grande, *Maya* illusion). Ces vers sont tirés du magnifique poème d'Edwin Arnold, « *Light of Asia* » dont nos lecteurs ont déjà eu des extraits dans l'article sur les œuvres de Wagner. Dans ce passage, Bouddha s'adresse à la grande Maya universelle qui enchaîne les hommes à la « roue des renaissances ». (F. K. G.)

A CHACUN SA TACHE (1)

Depuis peu, il est devenu de mode parmi les amis aussi bien que chez les ennemis de la Société Théosophique de lui reprocher de ne pas faire œuvre pratique, mais de se perdre dans les nuages de la métaphysique. Les métaphysiciens, disent ceux qui aiment à reprendre des arguments ressassés, ont eu le loisir d'apprendre leur leçon dans les milliers d'années du passé, il est maintenant grand temps de commencer à l'appliquer. D'accord : mais si l'on considère que les Eglises Chrétiennes ont bientôt dix-neuf siècles d'existence tandis que la Société et la Fraternité Théosophiques datent de douze ans à peine ; que les premières roulent dans de fabuleuses richesses et comptent leurs adhérents par centaine de millions alors que les secondes n'ont guère que quelques milliers de partisans, n'ont pas de biens à leur disposition, que 98 % de leurs membres sont aussi pauvres, aussi dénués d'influence que l'aristocratie Chrétienne est riche et puissante ; tout cela considéré, il y aurait beaucoup à dire s'il plaisait aux Théosophistes de traiter le sujet en public et à fond. En attendant, comme les critiques les plus acerbes des « Leaders » de la Société Théosophique ne sont pas seulement des étrangers, mais que des membres même de cette Société trouvent constamment prétexte pour n'être pas satisfaits, nous demandons : Les œuvres de charité qui arrivent à la notoriété peuvent-elles se faire sans argent ? Certainement non, n'est-ce pas. Et cependant, malgré tout cela, aucun des membres Européens de la Société, sauf quelques personnes dévouées préposées aux Branches, ne fait œuvre pratique, mais un certain nombre qui, comme Théosophistes, s'entend, n'ont jamais levé un doigt pour soulager une infortune ou aider leurs frères malheureux les plus proches, sont ceux qui parlent le plus haut et dénoncent avec le plus d'amertume le défaut de spiritualité et l'inaptitude des « Directeurs du mouvement ». Ils ressemblent ainsi à ces spectateurs qui, au théâtre, n'ont pas assez de raillerie pour un acteur rendant assez bien

(1) Pour comprendre certains passages de cet article, surtout les citations entre guillemets, il faut savoir, qu'il est la réponse à une lettre envoyée par un groupe d'Anglais à la directrice de *Lucifer*. Nous ne pensons pas qu'il soit utile de reproduire cette lettre parue dans le numéro de Novembre, et qui répète, à peu de choses près, les critiques que nous avons entendu faire en France. (N. de la D.)

le rôle d'Hamlet alors qu'eux-mêmes ne sauraient pas traverser la scène en portant une lettre sur un plateau. Tandis qu'aux Indes, des Théosophistes, n'ayant relativement pas de fortune, ont ouvert des dispensaires gratuits pour les malades, des hôpitaux, des écoles et tout ce qu'ils ont cru utile sans demander en retour, comme les Missionnaires, ou pour prix des faveurs reçues, aux pauvres gens qu'ils obligeaient, l'abandon de la religion de leurs ancêtres, les Théosophistes européens, en général, ont-ils fait la moindre des choses pour ces multitudes souffrantes dont les cris pitoyables s'élèvent vers le Ciel comme une protestation contre l'état actuel des choses dans la Chrétienté ?

Nous saisissons cette occasion pour dire que, jusqu'à présent, les énergies de la Société se sont principalement employées à organiser, à étendre, à renforcer la Société elle-même, ce qui a dépensé son temps, ses forces et ses ressources au point de la laisser bien moins puissante pour faire de la charité pratique que nous n'eussions voulu. Mais malgré cela, et si peu d'influence et de moyens qui soient demeurés à la société, son œuvre, en fait de bienfaisance pratique, bien que moins largement connue, peut encore soutenir avantageusement la comparaison avec celle des Chrétiens avoués, doublés de leurs énormes richesses, de leur nombre et de leurs opportunités de tous genres. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la pratique de la charité n'est pas l'un des objets déclarés de la Société. Il va sans dire, et cela n'a pas besoin de « déclaration », que chaque membre de la Société doit être pratiquement philanthrope s'il est vraiment Théosophe ; et notre œuvre déclarée est, en réalité, plus importante et plus efficace qu'une tâche quotidienne dont les effets seraient plus immédiats et plus apparents, parce que le résultat net de l'assimilation des principes théosophiques est de rendre charitables ceux qui ne l'étaient pas auparavant. En fait, la Théosophie engendre la charité qui, par sa propre virtualité, se manifeste ensuite par ses œuvres. La Théosophie est, correctement parlant, bien qu'ici le terme soit employé d'une manière ironique, une « haute et céleste religion ».

On dit que puisque la Société prétend recevoir ses notions supérieures et ses lumières de « ces Maîtres dans la science de la Vie », ceux-ci pourraient et *devraient*, à l'appel de leurs disciples, — les Théosophes — les aider à trouver la voie et les moyens d'organiser quelque grand système fraternel, etc. Le système a été effectivement établi, et les règles et lois pour conduire une telle fraternité ont été données par ces « hauts possesseurs de la science de la vie pratique, journalière, altruistique » ;

nous disons bien par ces hommes plus versés que qui que ce soit dans ces notions, et cela depuis les temps de Gautama Bouddha et des Gnostiques Esséniens. Le « système » a été publié l'année où la Société théosophique a été fondée. Qu'on lise ses lois si nobles et si sages, actuellement contenues dans les Statuts de la Fraternité, et qu'on juge, dans la supposition où elles seraient répandues et rigoureusement appliquées à la vie pratique, si le « Système » n'aurait pas été éminemment bienfaisant pour l'humanité en général, et pour nos frères déshérités des « multitudes souffrantes » en particulier. Aucun véritable Théosophe ne refuserait l'accès dans un hôpital ou un établissement de charité à un homme, une femme ou un enfant quelconque, sous prétexte qu'il n'est pas Théosophe, ce que font cependant les Catholiques Romains à l'égard des Protestants, et *vice-versa*. Aucun véritable Théosophe de la première heure ne manquerait de mettre en pratique la parabole du « Bon Samaritain », et n'offrirait assistance que pour attirer l'imprudent et espérer l'éloigner de son Dieu ou des Dieux de ses ancêtres. Aucun ne vilipenderait son frère, aucun ne laisserait, sans l'aider, un homme dans le besoin ; aucun n'offrirait de belles paroles en guise d'amour et de charité pratique.

Est-ce donc la faute de la Théosophie plus que celle des enseignements du Christ, si la majorité des membres de la Société Théosophique, bien qu'ayant pu changer d'opinions philosophiques et religieuses en entrant dans son sein, est cependant restée pratiquement la même que lorsqu'elle professait *du bout des lèvres* son Christianisme ? Nos règles et nos lois sont celles qui nous ont été données dès le commencement ; leur *inobservance* virtuelle n'est que le fait de la généralité des membres de la Société. Le petit nombre de ceux qui sont toujours prêts à sacrifier leur temps et leur labeur au profit du pauvre, et qui font, inconnus et sans récompense, leur bon travail partout où ils peuvent, ceux-là sont souvent trop pauvres eux-mêmes pour que, quoiqu'ils veuillent, leurs plus grands actes de charité puissent prendre une forme objective pratique.

« Ce que je reproche à la Société Théosophique, disait l'un des premiers chirurgiens de Londres, tout récemment, c'est que je ne puis découvrir qu'un seul de ses membres mène réellement la vie du Christ. » Cela semble une très sérieuse accusation de la part d'un homme qui n'est pas seulement à la tête de sa profession, mais dont la nature généreuse est appréciée de ses clients, du monde en général, en même temps qu'il est bien connu pour l'auteur modeste de maintes bonnes actions. La seule réponse pos-

sible à y faire était que la vie du Christ est indéniablement l'idéal de quiconque mérite vraiment le titre de Théosophe, et que si elle n'est pas vécue... c'est qu'aucun d'eux sans doute n'est assez trempé pour cela. Quelques jours après, la même plainte était encore émise, d'une manière plus expressive, par une artiste célèbre. « Vous autres Théosophistes, dit-elle, vous ne faites pas assez de bien pour moi ». Et ce qui lui donnait droit de parler ainsi c'est qu'elle mène deux genres de vie, l'un brillant pour le monde, l'autre sérieux, sans bruit, mais avec un but plus élevé. Les personnes qui tiennent la vie pour une grande vocation, comme les deux critiques que nous venons de citer, peuvent demander autre chose que des mots à un mouvement comme le Théosophisme. Elles-mêmes, en effet, s'efforcent de mener paisiblement la « vie du Christ », et elles ne comprennent dès lors pas qu'on tende énergiquement vers le même but sans que les effets pratiques en soient apparents. C'est ainsi qu'un autre personnage d'autant plus autorisé à critiquer qu'il est philanthrope profondément pratique, et charitable au dernier point, disait que les nombreux discours et écrits des Théosophes lui paraissaient un simple luxe intellectuel, sans bien directement produit sur le monde.

La différence entre les Théosophes (et par ce terme nous n'entendons pas les simples membres (1) de la Société, mais ceux qui se servent vraiment de l'organisation pour connaître davantage la véritable Religion de la Sagesse, laquelle apparaît derrière de tels efforts comme un fait éternel et nécessaire), entre les Théosophes, disons-nous, et les Philanthropes pratiques, séculiers ou religieux, est des plus sérieuses, et la réponse qu'aucun des premiers, sans doute, n'est actuellement assez trempé pour mener « la vie du Christ » n'est qu'une partie de la vérité. La question peut être suffisamment exposée comme il suit.

Le philanthrope religieux occupe une position qui lui est propre et qui n'a rien de commun avec celle du Théosophe. Il ne fait pas le bien pour le seul plaisir de le faire, mais aussi comme un moyen d'arriver à son salut. C'est l'un des aspects du côté personnel et égoïste de l'humanité, qui a tellement déteint sur une grande religion que ses dévots ne sont guère au-dessus des adorateurs d'idoles demandant à leur divinité d'argile de faire réussir leurs spéculations et de payer leurs dettes. Le philanthrope religieux qui espère se sauver par ses bonnes œuvres n'a fait, en somme, que passer d'une affaire à une autre. D'autre part, le philanthrope séculier n'est

(1) Le terme de *Théosophiste* est réservé à ceux-ci. (N. du T.)

qu'un socialiste de cœur et rien autre. Il espère rendre les hommes heureux en améliorant leur situation matérielle. Aucun observateur sérieux de la nature humaine n'admettra un seul instant cette théorie. Il est certain qu'elle est très tentante, parce que si elle était acceptée, il y aurait une œuvre immédiate et radicale à entreprendre. Mais « vous aurez toujours des pauvres parmi vous ».

L'origine de la nature humaine est la source même de la pauvreté, de la misère, de la souffrance, de la dégradation comme de la richesse, du confort, de la joie et de la gloire. De vieux philanthropes qui ont entrepris leur tâche avec la jeune et vigoureuse conviction qu'il était possible de « faire du bien », sans s'être amais départis de leurs habitudes charitables, ont avoué qu'en fait, pour eux, la misère ne pouvait pas être supprimée. Elle est un élément vital de la nature humaine, aussi nécessaire à la vie de certains que le plaisir à l'existence des autres.

C'est une chose étrange d'observer comment des philanthropes pratiques arrivent, après de longues et cruelles expériences, à une conclusion qui pour l'occultiste est, dès le début même, principe établi, à savoir que la misère est non seulement supportable, mais agréable même à beaucoup de ceux qui la subissent. Une noble femme qui a consacré sa vie au relèvement de la dernière classe des créatures tombées, de celles qui semblent avoir été poussées au vice par le besoin, déclarait qu'avec beaucoup de ces déclassées il n'était pas possible de songer à un sort qui leur parût plus heureux. Et cela, disait-elle, — et elle avait autorité pour parler, ayant littéralement passé sa vie à étudier ces malheureuses. — parce qu'elles sont moins portées vers le vice qu'elles n'aiment cet état même que les classes fortunées appellent la misère. Elles préfèrent, paraît-il, l'existence sauvage d'une va-nu-pied, à demi-vêtue, sans toit pour abriter sa nuit, ni pain pour manger le jour, au confort qui peut leur être donné. Par confort, nous n'entendons pas ici l'asile ou le dispensaire, mais l'agrément d'un foyer tranquille; et nous pourrions nous étendre encore pour montrer que tel est le cas, non pas seulement d'enfants engendrés dans le vice, où l'on pourrait arguer d'éléments d'atavisme, mais d'autres même issus de parents chrétiens, polis et cultivés.

Nos grandes villes cachent dans leurs ombres des myriades d'êtres dont l'histoire constituerait une inexplicable énigme, une peinture absolument navrante, si elle pouvait être clairement et intelligiblement écrite. Mais ces détails ne sont connus que des personnes dévouées à ces classes déshéritées, et ils leur sont un triste et terrible problème dont elles ne connaissent pas la solution, et que

pour cette cause elles préfèrent ne pas discuter. Ceux qui n'ont pas la clef de la science de la vie sont ainsi forcés d'abandonner de telles difficultés, sans quoi ils succumbraient, écrasés sous le poids de leur seule pensée. La question sociale, comme on l'appelle, les vastes et profondes eaux de la misère, la mortelle apathie de ceux qui ont pouvoir et richesses, toutes ces choses peuvent à peine être envisagées par l'âme généreuse qui n'est point parvenue à la grande idée de l'évolution et n'a pas pénétré le mystère merveilleux du développement humain.

Le Théosophe est dans une autre position que les personnes précédentes, parce qu'il a entendu parler du but de la vie dont tous les Mystiques, les Occultistes et les Maîtres ont traité, et qu'il s'est ainsi approché du grand mystère. Nul, nous l'avons dit, n'est digne d'être appelé Théosophe s'il n'a commencé à percevoir dans son être le fonctionnement de ce mystère qui n'est autre qu'une loi inéluctable par laquelle l'homme s'élève progressivement de l'état bestial à la gloire divine. La rapidité avec laquelle cette évolution a lieu varie suivant les âmes ; et les misérables qui se plaisent avec le premier maître des épreuves — la *misère*, — ne sont autres que ceux qui se sont déterminés à une lente accession à travers une voie de discipline leur donnant d'innombrables existences à sensations physiques, mais qu'ils aiment, les agréables comme les douloureuses, parce qu'elles touchent leurs sens inférieurs. Le Théosophe qui désire s'adonner à l'Occulte s'approprie quelques-uns des privilèges de la nature par cette communion même, et ne tarde pas à voir les expériences accourir à lui en foule. Sa tâche est alors de reconnaître qu'il se trouve soumis à une loi de développement — nouvelle pour lui — plus rapide qu'il ne pensait, et de profiter des leçons qui lui sont données.

Mais il fait en même temps une autre découverte, c'est qu'il n'arrive qu'à l'homme très sage de faire des bonnes œuvres sans danger de faire un mal incalculable. Un adepte hautement développé dans la vie peut seul agir sans crainte, et, par son grand pouvoir intuitif, connaître qui délivrer de la souffrance et qui laisser dans la peine souvent le meilleur maître. Les pauvres et les misérables eux-mêmes diront, à qui peut mériter leur confiance, quelles désastreuses erreurs ont été commises par des personnes d'une autre classe venues à eux pour essayer de les aider. La bonté et de deux traitements décèlent quelquefois les pires qualités d'un homme ou d'une femme qui, courbés sous le joug de la peine et du désespoir, eussent continué à mener une vie acceptable. Qu'on nous pardonne de parler ainsi de créatures humaines qui toutes font

partie de nous-mêmes, d'après la loi de fraternité qu'aucune dissonance ne peut abroger. Mais la vérité est telle. Personne de nous ne connaît les noirceurs qui se cachent dans les profondeurs de nos propres natures jusqu'à ce que quelqu'étrange et anormale épreuve ait soulevé et mis l'être tout entier en action. Et il en est ainsi de ceux qui paraissent plus misérables que nous.

Dès qu'il commence à comprendre à quel point la souffrance est un maître et un ami, le Théosophe s'arrête épouvanté devant le mystérieux problème de la vie humaine, et tout en désirant pouvoir faire des bonnes œuvres, redoute également de les faire à tort, tant qu'il n'aura pas acquis plus de discernement et de pouvoir. L'ignorant faisant du bien peut en réalité faire du mal, ce que tous ceux que leur amour ou leur bienveillance ont aveuglés sont obligés de reconnaître. Dans ce sens, la réponse que nous avons donnée sur la raison pour laquelle aucun Théosophe présent ne mènerait la « vie du Christ » est parfaitement correcte et embrasse toute la question. Car ce n'est pas l'esprit d'abnégation, de dévouement ou de charité qui manque, mais la force pour acquérir la connaissance, le pouvoir et l'intuition, de façon à ce que les actes perpétrés soient réellement dignes de l'esprit de « Bouddha-Christ ». Telle est la cause qui fait que les Théosophes ne peuvent se tenir pour une société de Philanthropes, tout en s'aventurant individuellement et sans bruit sur la voie des bonnes œuvres. Ils ne prétendent être qu'une réunion de Chercheurs, engagés à s'aider et le reste de l'humanité avec eux, dans la mesure de leurs moyens, pour parvenir à une meilleure compréhension du mystère de la vie et à une meilleure connaissance de la paix qui se trouve au delà.

Mais, comme c'est une loi forcée que le sol doit être cultivé pour produire la moisson, ainsi les Théosophes sont obligés de travailler sans cesse dans le monde, et dès lors exposés à se tromper souvent d'une manière grave, ainsi qu'il arrive aux travailleurs qui ne sont pas des Rédempteurs incarnés. Leurs labeurs peuvent ne pas être considérés comme de bonnes œuvres, eux-mêmes être taxés de vains parleurs : cependant ils sont bien la fleur et le fruit de leur siècle, lorsque la foule leur fait bon accueil. Aussi leur œuvre est bonne, comme la fleur de Lotus est belle, quand elle s'ouvre au soleil de midi.

Personne, du reste, n'est plus au fait qu'eux de la nécessité des bonnes œuvres, mais ils savent aussi qu'elles ne peuvent pas être bien accomplies sans la connaissance. Des plans pour la fraternité universelle et la régénération de l'humanité pourraient être répandus à profusion par les grands adeptes de la vie, ils resteraient paroles ou lettres mortes tant que les individus seraient

ignorants, incapables de saisir les grands enseignements de leurs maîtres.

En résumé donc, nous disons aux Théosophistes : propageons les règles qui nous ont été données pour notre Société avant de demander d'autres plans ou d'autres lois. Au public et à nos critiques : essayez de comprendre la valeur des bonnes œuvres avant d'en imposer aux autres, ou de les pratiquer inconsidérément vous-mêmes. Il est absolument certain que sans bonnes œuvres l'esprit de fraternité mourrait dans le monde, et cela ne peut arriver. C'est pourquoi il importe absolument d'apprendre et d'agir ; nous devons faire le bien, et nous devons le faire *correctement* avec discernement.

Il est bien connu que la première règle de notre Société a pour objet de former le noyau d'une fraternité universelle. Le criterium pratique de cette règle a été exposé ainsi par ceux qui l'ont donnée :

- « N'EST PAS THÉOSOPHE, QUI
- NE PRATIQUE PAS L'ALTRUISME ;
 - N'EST PAS PRÉPARÉ A PARTAGER SON DERNIER MORCEAU DE PAIN AVEC PLUS FAIBLE OU PLUS PAUVRE QUE LUI ;
 - NÉGLIGE D'AIDER L'HOMME, SON FRÈRE, QUELLES QUE SOIENT SA RACE, SA NATION OU SA CROYANCE, EN QUELQUE TEMPS ET QUELQU LIEU QU'IL LE VOIT SOUFFRANT, ET FAIT LA SOURDE OREILLE AU CRI DE LA MISÈRE HUMAINE ;
 - QUI, ENFIN, ENTEND CALOMNIER UN INNOCENT, THÉOSOPHISTE OU NON, SANS PRENDRE SA DÉFENSE COMME IL LE FERAIT POUR LUI-MÊME. »

(*Lucifer*) traduit par DACOURM. (M. S. T.)

LE LOGOS

ET LA PSYCHOLOGIE MODERNE

L'avènement du *Credo* matérialiste à la place d'honneur du panthéon scientifique a été l'événement caractéristique de la seconde moitié du XIX^e siècle : les négations à la mode ne sont

qu'une réaction contre les rêves d'idéalistes tels que Fichte ou Hegel. Les chimères, disons-le, les absurdités dans lesquelles s'embrouillèrent ces fidèles du subjectivisme à outrance, ont préparé la voie pour une nouvelle génération de penseurs. Les illusions de l'évolution moderne, avec son méli-mélo d'hypothétiques espèces, ont encore enflé le torrent des objections matérialistes à la théorie d'une âme indépendante. Mais le pendule de la pensée oscille entre deux extrêmes : sa dernière oscillation vient d'atteindre le point culminant, et il s'est arrêté, un instant en équilibre. Un de nos Maîtres nous dit que les cycles de lumière et d'obscurité mentale et morale se succèdent aussi sûrement que le jour et la nuit. Nous pouvons donc nous attendre à un prochain renouveau de la philosophie spiritualiste. Non seulement le cycle de la civilisation actuelle touche à sa fin, — et cette décadence sera accompagnée d'événements terribles en Europe et ailleurs, — mais la Renaissance de la véritable psychologie sera hâtée par la croissance et la diffusion des facultés psychiques, l'organisme humain devenant de plus en plus sensible aux influences astrales. Les signes précurseurs de cette ère nouvelle sont déjà perceptibles en plus d'une direction.

Pour le monde scientifique cependant, le mot d'ordre du jour est « psychologie physiologique », et le mécanisme du cerveau reçoit une attention presque exagérée. Cette tendance est très louable à certains points de vue : les spéculations psychologiques des anciens spiritualistes n'ont été que trop souvent viciées par leur complète ignorance des appendices physiques du mental. Nous savons aujourd'hui que la conscience *extérieure*, la personnalité de l'homme, dépend largement de l'intégrité de la structure cérébrale, et même, comme le fait remarquer Bain, que « l'union de l'esprit et du corps tient bon en toutes circonstances ». Cette affirmation est inattaquable en tant qu'énonçant la concomitance des processus physiques et des états mentaux, qui vont invariablement de pair durant la vie. Mais le matérialisme s'égare dans les conclusions qu'il tire de ce fait. Le système a deux points faibles : il déduit l'annihilation de l'homme après la mort, de vues inexactes sur la fonction du cerveau par rapport à la pensée ; ensuite, il se brise sur ce problème : d'où vient la conscience ? La première erreur doit beaucoup de sa force aux bêtises débitées sur l'âme par des écrivains dont les idées manquent d'équilibre et du lest indispensable de la science exacte. Les matérialistes auraient vraiment droit de se plaindre qu'au lieu de chercher à les rencontrer sur leur propre terrain on préfère trop souvent se livrer contre eux à des attaques passées de mode. Cette tactique déplorable est tout

au détriment du parti qu'on voudrait défendre. Ce n'est pas la première fois que des causes ont été embrouillées par leurs avocats, mais le spiritisme en est peut-être l'exemple le plus frappant. De part et d'autre, malheureusement, la bigoterie s'insinue. Les matérialistes ne veulent entendre parler d'aucune preuve des phénomènes psychiques, et leurs adversaires éludent avec une obstination égale le côté philosophique de la question. Pour ces derniers, il faut remarquer qu'aucune expérience de leurs séances ne nous transporte dans le domaine de la vraie psychologie. L'existence de corps astraux prouve qu'il existe un plan astral, rien de plus. Nous sommes encore dans le domaine de l'objectif et nous avons toujours affaire à de la matière : matière qui, bien que supersensuelle pour les non-psychiques, n'est pas plus *spirituelle* que les tables et chaises qui nous entourent. De même que les éléments de notre plan physique sont les dérivés différenciés d'une matière homogène que M. Crookes appelle *Protyle*, ainsi le monde astral, avec la richesse et la beauté de ses formes, est évolué d'un autre protyle, le protyle astral, l'un des six qui constituent dans son entier la base de l'univers objectif. Il est donc évident que le phénoménalisme psychique ne nous élève nullement au-dessus de la « boue de la matière », bien qu'aux mystiques il en révèle quelques phases nouvelles. Etant donné tout ce que les phénomènes peuvent nous apprendre, la conscience pourrait être une fonction du corps astral, comme sur notre plan, elle est, d'après les matérialistes, une fonction du corps physique. Tel est précisément l'argument de D'Assier dans *l'Humanité Posthume*, et les conceptions grossièrement matérialistes des spirites lui donnent certes raison. Rien de ce qui tombe sous les sens ne peut être *Esprit* : tous les objets des sens, sur notre plan physique, nous les appelons *matière*. Le matérialiste est celui qui voit, dans ces objets des sens, tout en tout. Le spirite, dont la vision est bornée aux êtres astro-matériels qui se *matérialisent* (1) en présence des

(1) Quel est le *modus operandi* des matérialisations ? Une chose est claire, c'est qu'une forme, composée de matière sous son quatrième état, se transforme provisoirement en matière à l'état physique. Nous croyons que la cause immédiate du phénomène est la *force nerveuse* du médium et des assistants dirigée par :

1° La volonté inconsciente du premier dans le cas de matérialisation de son propre *double* ou en général de *spooks* inertes ;

2° Par les *astraux* en qui la conscience est encore présente, ou dont la coque est de date relativement récente. Quant aux *élémentaux*, l'usage qu'ils font de la force nerveuse de leurs victimes pour produire des manifestations puissantes ou leur propre vivification est bien connu.

Les Adeptes et les sorciers opèrent, paraît-il, la matérialisation de leur forme astrale, opération nécessairement difficile dans des conditions défavorables, en utilisant la force emmagasinée dans le corps qu'ils ont laissé à distance.

médiums, n'est en réalité qu'un matérialiste métamorphosé. La question radicale de toute discussion anti-matérialiste est celle-ci : De quelle source provient finalement le mental ? De quelle fontaine jaillit la conscience, le moi, — par contraste avec ses *upadhis*, les principes physique, astral ou manassique ? Pour faciliter notre enquête, définissons la position occupée par les orthodoxes de la psychologie quant aux rapports de l'esprit et de la matière.

« L'union du corps et de l'esprit a longtemps été considérée comme le mystère des mystères. On a généralement cru que ce problème déferait et paralyserait à jamais toute explication. Cependant l'attitude de la science vis-à-vis de la question est nettement tracée. Les propriétés matérielles et mentales sont concevables d'après leur nature propre, les unes par les sens, les autres par la conscience. Essayons donc de grouper et de généraliser à l'extrême chaque classe de propriétés. Nous généraliserons les propriétés matérielles sous les noms d'inertie, gravité, forces moléculaires, etc..., et les propriétés mentales sous les noms de plaisirs, peines, vólitions et modes d'intelligence. Puis nous tâcherons de nous élever jusqu'aux lois les plus générales qui président à l'union des deux ordres de propriétés dans l'organisme animal et humain. Quand nous aurons poussé aux dernières limites possibles cette généralisation, nous serons en mesure de donner une explication scientifique du rapport qui existe entre l'esprit et le corps. » (Bain, *Logic*, p. II, p. 125.)

Définir le mental reviendrait, d'après Bain et Spencer, à énumérer les trois attributs : pensée, volonté et émotion ! Ces penseurs célèbres nient la réalité d'un moi considéré comme une entité distincte de la chaîne d'états mentaux qui constituent la personnalité, et regardent l'hypothèse d'un pareil moi comme un mythe pur et simple. Admettre l'existence d'une telle entité revient en effet à reconnaître le mental comme un je ne sais quoi indépendant de la matière. Nous ne nous arrêterons pas pour demander comment sont possibles, si le moi n'existe pas, l'analyse du moi et la pensée abstraite, qui impliquent bien cependant l'existence d'un sujet passant en revue son propre stock d'idées, celles-ci n'étant que les matériaux avec lesquels il travaille.

Laissant de côté, pour le moment, les subtilités métaphysiques, pouvons-nous concevoir que la conscience s'extrait de la matière ? Pouvons-nous, comme semble le croire Büchner, la grouper avec ces divers *modes de mouvement* que la physique nous a rendus si familiers ? Est-elle, comme l'affirme Huxley, une *fonction*, une *résultante*, ou un *produit secondaire* de la matière ? Non ; et nous

sommes obligés de ranger parmi les illusions fondamentales du jour la manière de voir de Tyndall, d'après qui l'esprit humain existait potentiellement dans le *brouillard de feu* primitif, ainsi que la théorie de M. Clodd, « l'évolution du gaz en génie ».

Il n'y a rien de commun entre les faits mentaux et les faits matériels que des rapports très secondaires de temps et de degré. Les attributs distinctifs de la matière, l'extension, la forme, etc... n'ont aucun point de contact avec la « chose subjective » que nous appelons mental. Bâin le dit lui-même, sans reconnaître la portée réelle de cet aveu :

« Tout le temps que nous parlons des nerfs et des filaments, nous ne parlons pas du tout de l'esprit proprement dit ; nous avançons des faits physiques qui marchent de pair avec le fait mental, mais qui ne sont pas ce fait mental, et qui même nous empêchent de penser au fait mental. Nous sommes dans une impasse : les états mentaux et les états corporels contrastent absolument et ne peuvent se comparer... Tandis que j'étudie un cerveau ou des communications de nerfs, je m'occupe de propriétés appartenant exclusivement à l'objet et au monde matériel ; mais je suis incapable à ce moment (sinon par des transitions ou alternations très rapides), de concevoir un fait réellement mental ou ma véritable conscience mentale (*Mind and Body*, p. 135) ».

Tyndall lui-même, dans ses *Fragments scientifiques*, fait les remarques suivantes au sujet des rapports de la pensée avec les changements moléculaires :

« La transition de la physique cérébrale aux faits correspondants de conscience est inconcevable. Etant donné qu'une pensée définie et une action moléculaire du cerveau ont lieu simultanément, nous ne possédons pas d'organe, ni même, je crois, de rudiments d'un organe intellectuel, qui nous permette de passer, par un procédé de raisonnement, de l'un à l'autre de ces phénomènes. Ils apparaissent ensemble, mais nous ne savons pourquoi... (1) L'abîme entre eux reste infranchissable pour l'intelligence ». Un article du même savant, dans la *Fortnightly Review*, démontre qu'il est impossible de concevoir comment les mouvements de ces atomes et molécules aveugles, inintelligents et désintéressés, qui

(1) Nous le savons enfin. Le cerveau joue envers le mental le rôle d'un registre. Le bilan des changements mentaux se chiffre par des changements moléculaires : sans cette impression sur la substance cérébrale, la continuité d'idéation serait impossible sur le plan terrestre. La mémoire automatique et la pensée en général sont l'œuvre du registre. C'est seulement la pensée positive qui introduit une nouvelle impulsion motrice. Cette explication des rapports entre le Moi et son associé organique résout plusieurs difficultés du matérialisme.

constituent le cerveau, pourraient engendrer les phénomènes de la pensée. Voici un résumé de la question qui fait ressortir *une* des erreurs de la psychologie matérialiste :

1° La pensée est caractérisée par l'*intelligence*, la concentration vers une fin, l'intérêt de son sujet (qui est la matière).

2° Le matérialisme considère la pensée comme *évoluée* par des molécules *inintelligentes*, *glissant automatiquement* et « sans intérêt dans leurs propres mouvements » ; pour employer le langage cru du savant allemand Moleschott, « la pensée est un mouvement de la Matière ».

3° Un mouvement de la Matière dans le cerveau veut dire un changement moléculaire, un mouvement parmi les molécules ou un regroupement de ces molécules.

4° Nous obtenons ainsi une *reductio ad absurdum* : car le mouvement des molécules dans le cerveau est à la fois intelligent et sans intelligence, intéressé et sans intérêt, doué de la notion d'un but et en même temps dépourvu d'une telle notion!!!

La démonstration est complète. Une contradiction flagrante résulte immédiatement de la comparaison entre l'explication matérialiste de l'esprit (telle qu'elle est adoptée par Büchner, Vogt, Huxley et autres), et ce postulat nécessaire du matérialisme, que molécules et atomes sont les éléments aveugles et inintelligents dont la Nature est exclusivement composée. Accordez, si vous voulez, l'intelligence inconsciente à la matière. Mais alors le matérialisme cède sa place d'honneur au panthéisme. « L'intelligence inconsciente » latente dans les molécules doit être une manifestation voilée de quelque chose au delà de la matière, si du moins elle possède aucune réalité. Des molécules en mouvement sont des molécules et rien de plus. Elles ne sont pas les parties d'une éponge, saturée de conscience comme d'eau, qu'il suffirait de presser pour faire sortir l'esprit du nerf. Nous ne pouvons, sur les données matérialistes, admettre une « conscience latente dans l'atome ». Car si, d'après Huxley et Büchner, la conscience n'est qu'une *résultante des mouvements des molécules*, comment peut-elle, elle, être propriété *d'un seul* constituant d'une molécule? Une autre contradiction de la psychologie moderne est la théorie de la « matière-mentale » de Clifford et de ses élèves. Ce philosophe, cherchant à expliquer d'où vient la conscience, a trouvé dans la *matière-mentale* la base de toute l'évolution mentale. D'après lui, chaque molécule de matière est liée à un morceau de matière-mentale, et, de l'agrégation de ces simples éléments de sensation dans le cerveau des animaux supérieurs et de l'homme, résulte cette vive conscience dont nous sommes doués.

Celle-ci n'étant, en dernière analyse, que la fusion des consciences élémentaires et non-individualisées des molécules de la *matière-mentale*, doit par conséquent périr avec sa base physique, le cerveau. Cette ingénieuse explication n'a qu'un défaut : la contradiction qu'elle couvre d'un voile si élégant. Dans ses *Lectures and Essays*, Clifford admet que l'on ne peut, par aucun tour de passe-passe, tirer la conscience de la matière, et, tout de suite, il veut substituer à celle-ci une *matière* super-sensuelle, obéissant à des lois analogues aux lois connues de la matière physique ! L'illusion est remarquable. Au fond ce qu'a découvert cet éminent penseur, c'est le *cinquième ordre ou degré de matière* : la substance dont est tissé le *Manas* ou ce que nous appelons le cinquième principe. Il faut se souvenir qu'il existe dans la nature six sortes de matières, dérivées de six bases primitives et homogènes, de six *protyles*. Le cinquième genre de matière est celui du cinquième plan de l'objectivité, du plan super-astral, *habitat* normal du *manas*. Le *manas*, ou plutôt son aspect inférieur, se développe à présent dans les cerveaux de vertébrés supérieurs qui nous entourent : il prend naissance chez les animaux à cette période de l'évolution mentale où la soi-conscience commence à paraître. Les molécules de la matière mentale sont définitivement agrégées, de manière à survivre à la désintégration du cerveau physique, par l'énergie *Fohatique*(1) de la pensée. La soi-conscience est le *Logos*, ou l'âme cosmique d'Hégel, dilué pour ainsi dire. L'Esprit inconscient se réfléchit dans l'*upadhi* rudimentaire du *manas*, et se comprend soi-même dans le moi individuel, sa réflexion. L'égoïté est au fond illusoire, parce qu'en dehors de l'*upadhi* l'Esprit est Un : la différenciation apparente des « Sois », ou le *sentiment de séparation*, n'est que l'effet de l'action prismatique des « principes » qui produit ainsi la réfraction des Egos dans le temps et l'espace. Mais il nous reste à montrer cet Esprit comme une réalité moins nuageuse que la personne dont la théologie a si faiblement essayé d'imaginer les caractères. Nous prétendons que l'existence du *Logos*, l'*Inconscient* de Von Hartmann, un des aspects cosmiques de Parabrahm, est susceptible d'une preuve psychologique directe.

Cette preuve consiste dans la nécessité de découvrir une source à l'égoïté consciente. Nous croyons avoir montré que le contraste radical entre les phénomènes mentaux et physiques exclut l'hypo-

(1) Toutes ces expressions, comme *manassiques*, *fohatiques* ne seront bien comprises que des lecteurs désireux de s'instruire, qui suivent régulièrement nos enseignements. (N. de la D.)

thèse que les premiers ne soient que le produit des derniers. Il est à remarquer aussi que la pensée ne peut aucunement être regardée comme une métamorphose du mouvement, puisque, comme l'a démontré le D^r G.-J. Romanes, membre de la Société Royale de Londres, le mouvement trouve son équation satisfaite dans les limites du cerveau, et que, par conséquent, il ne nous reste aucune quantité d'énergie à transformer théoriquement en sentiment (1). De semblables arguments sont admis par Bain, Spencer, Lewis et autres, qui, tout en reconnaissant la corrélation des phénomènes mentaux et organiques, combattent néanmoins l'explication des matérialistes avec autant de vigueur que celle des psychologues spiritualistes. Il est inconcevable, disent-ils, que des processus physiques puissent causer les phénomènes de l'esprit. La concomitance invariable du fait mental et du changement matériel dans le cerveau, n'est pas un cas de causation dans un sens ou dans l'autre, mais simplement de parallélisme (1). Faits mentaux et faits physiques sont les deux aspects d'une seule et même chose. Mais au fait, comme le demande Tyndall avec à propos, pourquoi cette chose a-t-elle deux aspects? Le facteur subjectif reste inexplicé; à vrai dire, nous avons affaire à une jonglerie verbale absolument dépourvue de valeur réelle. Nous pouvons voir aussi que le dogme de l'Automatisme humain est partie essentielle des hypothèses matérialistes et monistes. Lire les écrits des psychologues orthodoxes des écoles négativistes est le meilleur moyen d'être fixé sur la consistance de cet argument d'automatisme. Quelques-unes, comme Büchner, accordent

(1) Nous appelons ici l'attention de nos lecteurs français sur le remarquable travail de M. G. A. Hira, intitulé « La Thermodynamique et le Travail chez les êtres vivants », paru dans la *Revue Scientifique* des 28 mai, 4 juin et 18 juin 1887 (N. de la D.)

(1) « Il n'y a pas de rupture de continuité nerveuse. Lors donc que nous parlons de cause mentale, d'agent mental, nous avons toujours une cause à double face..... Dire que l'esprit opère sur le corps revient à dire qu'un phénomène à double aspect, et dont un aspect est corporel, peut influencer le corps. Il n'y a, après tout, qu'action de corps sur corps. Quant la digestion est paralysée par un accès de terreur, ce n'est pas l'émotion de la crainte qui, d'une manière abstraite, ou considérée comme pure existence mentale, cause le mal : c'est l'émotion accompagnée d'une condition spéciale d'excitation du cerveau et du système nerveux... le cerveau... dérange l'estomac... La ligne de continuité mentale n'est pas l'esprit causant le corps ni le corps causant l'esprit, mais esprit-corps donnant naissance à esprit-corps. » « A. Bain, *Mind and Body*, pp. 131-2. » (*Inter. scient. series.*)

Tout le raisonnement de ce « matérialisme en garde » est basé sur la théorie « moniste » (ou d'une substance unique) des rapports mentaux et physiques. Comment l'esprit peut-il agir sur le corps ou *vice-versa*, demandent les monistes ? Le mystère est expliqué par l'*anneau manquant de Hohat* qu'introduit l'occultisme.

à l'homme la *liberté* dans certaines limites, contradiction par trop flagrante ! Mais tous demandent qu'on les écoute avec un *esprit impartial*, supposant chez leurs lecteurs la faculté de la *direction de leurs idées, l'analyse judicieuse du soi*, alors qu'en théorie ils réduisent l'homme à un cerveau-marionette, à un automate que font remuer les filaments nerveux. Si cette absurde hypothèse était vraie, si nos idées étaient manufacturées pour nous au lieu de l'être par nous, tout débat serait inutile. Nous ne serions que des plaideurs dans une comédie de pantins.

Pouvons-nous régir la succession de nos idées ? Le moi est-il un fait, ou bien un mythe qui surgit par l'opération des lois de l'association ? Je ne parle pas de la *pensée automatique* qui résulte des travaux du registre cérébral, et qui, semblable au piston d'une machine à vapeur, continue à dépenser de l'énergie, longtemps après avoir reçu l'impulsion initiale, mais de tous les cas où nous fouillons les retraites de la mémoire, et où nous formulons de la *pensée positive*, où il nous faut par conséquent fixer notre esprit et le concentrer sur un but déterminé. Aucune théorie ne peut expliquer de semblables phénomènes, à moins d'admettre l'existence d'un sujet actif derrière les idées. Comment par exemple une *pure succession* d'idées pourrait-elle penser à elle-même ? Mais admettre la réalité de l'Ego, et d'un seul cas où la pensée a été l'antécédent d'un changement moléculaire, revient à reconnaître le fait que l'esprit est une manifestation de quelque chose au delà de la matière. Cela, du moins, est certain.

Ce quelque chose est le *Logos* ou Ame cosmique de l'ésotérisme oriental. Les panthéistes d'Occident ont approché de la conception ésotérique, comme le prouve l'Esprit absolu d'Hégel et l'Inconscient de Von Hartmann. Leur erreur fondamentale a été de regarder le Logos comme la cause unique de tout, tandis que c'est un aspect secondaire de la Réalité absolue. Hartmann conçoit l'Inconscient comme donnant naissance au plan et à la substance (force) de l'univers, comme réglant ses phénomènes par une sagesse clavoyante et supra-consciente, et comme la source de toute subjectivité individuelle. C'est là une description des fonctions du *Logos*, sauf pourtant deux réserves. La « substance » de la matière, le Noumène de Kant, émerge de son état latent Parabrahmique à l'être objectif en même temps que naît le courant d'idéation cosmique connu sous le nom de *Logos*. La Force est une *après-pensée* pour ainsi dire, le résultat de l'idéale pensée du *Logos* se traduisant en *Fo-hat*, « la cause inconnue du mouvement » dont parle la science, le facteur auquel on doit attribuer les mystérieux changements chimiques du cerveau, qui accompa-

gnent la pensée. Car, « comme dans le petit, ainsi dans le grand » : comme la sagesse universelle du *Logos* évolue *Fo-hat*, ainsi l'idéation individuelle de l'homme engendre à son tour la cause dont résultent les modifications cérébrales. Un vieux problème de la science se trouve ainsi résolu.

Plusieurs questions extrêmement intéressantes se rattachent à cette ligne d'investigations : l'objet de l'univers manifesté, le point culminant de l'être individuel, la fonction et la signification d'*upadhi*. Essayer de les résoudre allongerait indéfiniment cet essai, et nous entraînerait au delà des limites que son titre lui assigne. Nous nous excuserons devant cette tâche. L'immensité de l'horizon ouvert à la pensée par la doctrine du *Logos*, et son importance fondamentale pour les recherches théosophiques, mettent hors de question une étude complète ou un jugement final. Tout ce que peut faire le penseur individuel est d'esquisser superficiellement un des mille aspects de cette théorie. Nous avons simplement cherché à présenter le côté le moins spiritualiste du problème, les rapports intellectuels de la psychologie moderne et de l'occultisme oriental. Nous n'éprouvons guère de sympathie pour le « monde des mots » qui masque l'anémie de la physiologie européenne courante, et, ne trouvant ni valeur ni vigueur aux credos théologiques de l'Occident, nous regardons avec joie l'aurore du jour où l'influx de la pensée ésotérique enlèvera au Matérialisme, au Pessimisme et à l'Ecclésiasticisme, leur venin mental et moral. L'avenir ouvert à la Théosophie n'a jamais été plus brillant. Sortie enfin de la vallée des ombres de la mort, elle est entrée dans l'arène du savant et du philosophe. Les défections et les folies personnelles ne peuvent plus l'affecter aujourd'hui que, rejetant ses langes, elle a pénétré dans le temple, comme le Christ mythique, pour converser avec les docteurs. On peut, sans exagération, lui prédire un succès encore plus grand que celui de l'allégorique Enfant de Nazareth.

E. D. FAWCETT. (M. S. T.)

LA CONSTITUTION DU MICROCOSME

(FIN)

« Les nombres impairs plaisent aux dieux » Le novenaire, composé de trois ternaires, occupe une place importante dans les spéculations mystiques, surtout dans la Cabale, et nous croyons

qu'il contient la solution définitive des divergences de systèmes. De plus, nous y sommes naturellement amenés par tout ce qui précède : pour faire du septénaire un novenaire, il suffit de considérer le manas successivement chez l'homme animal, chez l'homme ordinaire et chez l'homme parfait, c'est-à-dire d'en suivre le développement progressif, depuis les premières manifestations de la vie consciente jusqu'au point où la pensée même est laissée de côté comme un instrument imparfait. Enfin, l'histoire même d'une incarnation humaine étant composée de trois périodes bien distinctes, nous pouvons appuyer sur des faits la classification suivante, qui nous semble former un lien entre les philosophies d'Orient et d'Occident, entre les théories du passé et celles de l'avenir :

Le Corps, qui se	Le Physique	Sthula sharira	} Sthulopadhi, le
décompose sur	Le Vital	Prana	
le plan matériel	L'Astral	Linga sharira	} Sukshmopadhi,
L'Ame qui se	Le Causal	Kama rupa	
divise dans	Le Brutal	} Manas	} Karanopadhi,
le Kama Loka	Le Mental		
L'Esprit, qui se	L'Idéal	Buddhi	} plus large du mot.
purifie dans	Le Spirituel	Atma	
le Decakhan	Le Soi		germe ou monade.

D'après M^{me} Blavatsky, à qui nous avons soumis cette classification, ces trois trinités correspondraient à trois des quatre mondes cabalistiques, le Corps à *Asiah*, monde matériel, l'Ame à *Yetzirah*, monde formatif, et l'Esprit à *Briah*, monde créatif. « Le quatrième, *Atziluth*, monde supérieur ou archétype, reste en dehors : c'est le domaine de la Grande Facé, du *Macroprosope*. Le *Microprosope* ou *Tetragrammaton*, le *IHVH*, contient en effet toutes les *Sephiroth*, à l'exception de *Kether* (la couronne), qui ne compte pas, étant la synthèse des neuf autres. » Ce que *Kether* est pour le Macrocosme, correspond peut-être dans le microcosme à *Tzelem*, cette idée abstraite de l'homme, « dont l'origine est dans le ciel », que « Dieu a faite à sa ressemblance » (V. le *Zohar*), et que M. Mac Gregor Mathers appelle l'image synthétique. Quoi qu'il en soit, la plupart des cabalistes ont reconnu dans l'âme humaine un principe intellectuel, *Neschamah*, un principe moral, *Ruach*, et un principe matériel *Nephesh*. Ce dernier terme a été fort controversé. Eliphas Lévy le traduit par *médiateur* plastique et nous dit que « *Nephesh* est immortelle en se renouvelant par la des-

traction des formes (1) ». D'autre part, Franck nous apprend que « ce terme, plus tard exclusivement réservé à l'âme, est encore employé dans le *Sepher Yetzirah*, comme dans le Pentateuque et dans toute l'étendue de l'Ancien Testament; pour désigner le corps humain, tant que la vie ne l'a pas abandonné (2). » Cependant il dit plus loin (3) que « *Nephesh* est un esprit grossier, immédiatement en rapport avec le corps et cause directe de ce qu'on appelle dans le texte les mouvements inférieurs, c'est-à-dire les actions et les instincts de la vie animale. » Enfin notre frère Moutague R. Lazarus dit que sous le nom de *Nephesh Chajini* il faut entendre un principe vital commun aux plantes, aux animaux et aux hommes (4). *Nephesh* a donc été appliqué tantôt au corps astral, tantôt au principe vital, tantôt enfin au corps physique. Ce dernier, rarement mentionné dans les écrits cabalistiques, y est aussi désigné sous le nom de *Gaph* ou *Gaphaph*, le cadavre. Fabre d'Olivet avait reconnu que le mot *Nephesh* est composé de trois racines, *Neph*, présentant l'idée d'un souffle inspirant, *Pehh*, qui s'attache à l'idée d'expansion, de souffle expirant, et *Ash*, représentant tout ce qui est igné, ardent, passionné. « Les prêtres égyptiens instructeurs de Moïse voyaient (dans ces trois termes) la partie naturante, la partie naturée et la partie naturelle de cette triade élémentaire (5). » M. Carl de Leiningen, dans une conférence faite à la Société Psychologique de Munich (6), et reproduite par le *Sphinx*, nous apprend que non seulement *Nephesh*, mais aussi les autres termes du microcosme cabalistique, *Ruach* et *Neschamah*, sont ainsi décomposables en trois parties ou degrés, le général, le particulier et le concret. Les trois divisions de *Ruach* nous semblent alors correspondre aux trois gradations de *Manas*. Au-dessus se trouve *Neschamah* proprement dite, correspondant à *Bouddhi*, puis *Chiah*, que Mac Gregor Mathers traduit par *Vie*, le *Jivatma* des Védantins, et enfin une suprême nuance, *Yechidah*, le dernier terme de l'abstraction spirituelle. Chacune de ces trinités secondaires est faite à l'image de la trinité principale, et se compose d'un principe actif d'un principe passif et de leur résultat.

Le novenaire, qui devient un décenaire si l'on y ajoute sa synthèse, sa couronne, est représenté dans la Cabale par neuf cercles,

(1) *Clef des grands mystères*, p. 388.

(2) *Cabale*, p. 80.

(3) id. Ch. v.

(4) *Theosophist*. Sept. 87

(5) *La langue hébraïque restituée*. Cosmogonie de Moïse, p. 51.

(6) Nous donnons cette conférence dans ce numéro du *Lotus*. (N. de la D.)

inscrits trois à trois dans trois cercles plus grands, inscrits eux-mêmes dans un grand cercle unique. Les cercles secondaires ne sont pas tangents, mais se pénètrent les uns les autres. C'est qu'en effet, dès qu'on pousse la subdivision au-delà du ternaire, elle devient plutôt théorique que pratique. Il peut être utile de se représenter l'âme humaine comme un ensemble complexe, afin de comprendre certains phénomènes occultes, mais la division ternaire est la seule qui corresponde aux phénomènes de l'état normal. Les subdivisions sont donc plutôt des nuances que des degrés distincts. De plus, chaque principe recevant son activité des principes supérieurs, il faut qu'il y ait entre eux une communion bien établie, bien que nous n'ayons pas toujours conscience de ce commerce. Les sources de l'influx spirituel, de l'inspiration poétique, de l'enthousiasme sont assez profondément enfouies dans notre nature pour que certaines personnes aient pu en prendre l'auteur pour un ange gardien ou un esprit guide, tandis que cet auteur était en réalité leur propre esprit, ce que notre frère Sinnett appelle le *Soi supérieur*. D'autre part, la manifestation de ces principes supérieurs, lorsqu'elle a lieu à travers le corps physique, obéit naturellement aux lois physiques, et c'est ce qui fait dire aux savants du jour que les accès du génie sont parallèles à ceux de la folie, et peuvent être provoqués par l'ingurgitation d'une demi-tasse. Que de génies nous devrions avoir en ce cas, même parmi nos savants ! Une jolie fable indienne raconte que dix guerriers ayant traversé un fleuve, leur chef compta ses compagnons et n'en trouva que neuf ; chacun s'étant mis à compter les autres, tous se désolaient d'avoir perdu l'un des leurs, quand un sage qui passait par là (il en passait souvent à cette époque), leur révéla que pas un d'entre eux n'avait songé à tenir compte de lui-même. La moralité du récit, c'est qu'on ne peut percevoir ni se représenter ce qui est au-dessus des sens et du mental, mais qu'il serait puéril de le nier, car c'est nier la cause qui produit la négation. On ne peut pas nier l'être ; barrez le mot, il y aura la tache, et si vous grattez le papier, il restera la déchirure : de même, la négation du Soi est aussi inutile que le suicide. Quand le sage rencontre un de ces objectivistes à outrance (ils sont légion aujourd'hui) qui vont criant partout que rien n'existe en dehors de la matière sensible, il n'a qu'à lui présenter un miroir en avertissant ce naïf qu'il a oublié de compter le possesseur de ses super-sensibles oreilles.

Notre science d'aujourd'hui est faite de l'inconnu d'hier. Il est donc peu scientifique de nier la possibilité de principes encore latents et destinés à être développés dans l'avenir. Il y a eu des

humanités sans *manas*, et ce principe est encore très imparfait dans l'humanité actuelle. Le corps physique est destiné à s'atrophier et le corps astral à devenir l'extrême enveloppe de l'âme. L'évolution occulte est infiniment plus vaste que ne le soupçonnent nos évolutionnistes modernes. C'est l'histoire de la conscience. La conscience de certains principes, pour être latente, n'en existe pas moins. La limite qui sépare le Moi du monde extérieur est assez naturellement la plus facile à objectiver. Cela est si vrai que la conscience de notre corps même se réduit à peu près exclusivement à la sensation de ses surfaces : nous ne percevons pas notre corps en lui-même, mais les impressions produites sur lui par les objets du dehors, et ces impressions mêmes ne peuvent s'expliquer que par l'intermédiaire astral. Si nous n'avons pas conscience des *upadhis* intérieurs, c'est peut-être que leur existence est trop évidente. Nous ne voyons ni ne sentons l'air dans lequel nous sommes plongés.

Enfin, pour former un trait d'union entre ces théories antiques et les abondantes richesses de l'inconsciente philosophie moderne, nous donnerons une analyse progressive de la nature humaine, empruntée au grand voyant, Swedenborg, et transcrite dans le *Theosophist* d'octobre 1884 par notre frère *Wetterling*. Cette gradation résume admirablement le travail intérieur qui, sous la simplicité apparente de notre être, découvre successivement, comme les feuilles de plus en plus tendres d'un bouton de rose, les couches de plus en plus éthérées qui protègent la monade divine :

I. • L'homme est composé d' }
 Ame
 et
 Corps

• L'âme veut dire tout ce qui est vital, tout l'esprit ; le corps, tout ce qui est inerte. L'une faite de substance, est immortelle, *volens volens*, elle est l'homme véritable ; le corps n'est qu'un instrument qui lui permet de vivre dans le monde matériel. L'âme appartient au monde spirituel, et y demeure. Le corps appartient au monde matériel, et l'habite. Celle-là ne peut pénétrer dans la matière, celui-ci ne peut entrer dans le monde spirituel.

II. • L'homme est composé de }
 Ame propre,
 Esprit (mental)
 Corps.

L'âme propre est le degré intime ou suprême de la vie humaine, celui qui le premier reçoit la vie du soleil spirituel, rayonnant du corps de l'Ineffable. C'est cette partie de la vie de l'homme qui est au-dessus de sa conscience, et également au dessus du bien et du mal.

« Le mental est le siège de la volonté et de l'entendement. La volonté est le véhicule de l'amour, bon ou mauvais, qui se trouve au fond de

toute parole et toute action. L'entendement est le véhicule de la pensée. Quand l'amour descend de la volonté dans l'entendement, la pensée est produite ; quand la pensée descend dans le corps, il en résulte la parole et l'action.

III. « L'homme est composé de »

}	Ame propre, Esprit intérieur, Esprit extérieur, Corps spirituel, Corps matériel.
---	--

« Ici le mental se divise en deux parties. L'« esprit intérieur » appartient proprement au ciel ; l'« esprit extérieur » au monde des esprits et au monde matériel. Le premier reste généralement fermé durant la vie de l'homme dans ce monde ; mais le second est ouvert. Il y a exception à cette règle dans le cas d'un homme qui tourne la face de son esprit vers le divin soleil : alors son esprit intérieur s'entr'ouvre, un flot de chaleur et de lumière divines, d'amour et de sagesse est versé d'en haut dans son esprit extérieur ; il devient un fils du Très-Haut ; il est comme disait Jésus, « né d'en haut » (St-Jean III. 7).

« Le corps spirituel est la forme extérieure sous laquelle l'homme apparaît lors de sa séparation d'avec le corps matériel.

IV. « L'homme est composé de »

Esprit intérieur.	}	Ame propre, <i>Degré céleste,</i> <i>Degré spirituel,</i> <i>Degré naturel,</i>	}	Reçus du Soleil divin grâce au père naturel.
Esprit extérieur	}	<i>Degré rationnel,</i> <i>Degré scientifique,</i> <i>Degré sensuel,</i> Corps spirituel, { <i>Limbus,</i> { Corps matériel.	}	Reçus de la terre grâce à la mère naturelle

* Le degré sensuel est le degré des cinq sens : le premier degré qui s'ouvre dans l'enfance. Le degré scientifique est ouvert dans l'adolescence et la jeunesse, par l'étude, l'observation et l'expérience. Le degré rationnel s'ouvre dans l'âge mûr, par l'examen, la comparaison, la pondération, et les conclusions justes qu'on en retire. Le développement du degré rationnel rend l'homme capable de s'élever plus haut....»

Et tout n'est pas fini lorsqu'un homme a développé sa mémoire par la mnémotechnie ou étayé sa raison par l'étude de la logique ; et l'éducation ne s'achève pas avec l'enfance, l'adolescence ni l'âge mûr. Elle se déroule par delà la vieillesse et par delà la mort, route de plus en plus égale qui mène à un idéal de plus en plus attrayant. L'abeille divine rapporte à la ruche céleste le miel de chaque incarnation. La fermentation n'atteint que les couches extérieures de la racine bulbeuse, et le germe central

grandit de cette décomposition. De même que les facultés mentales de l'écolier se développent par les études même les plus arides et les plus vite oubliées, ainsi l'individualité de l'homme s'affirme par les expériences les plus douloureuses. La faculté de connaître se fortifie de chaque connaissance acquise et survit à chaque mort de la mémoire, et ainsi s'explique l'inégalité des capacités humaines pour la science et pour le bonheur. Mais les déshérités du *Karma* ne sont pas toujours les plus à plaindre, car la douleur purifie et instruit plus vite et mieux que les joies superficielles, et ses blessures sont d'autant plus salutaires qu'elles ont pénétré plus profond. La souffrance peut tuer le corps et l'âme, elle ne peut atteindre l'esprit, essentiellement bienheureux, que sous la forme d'une pluie de bénédictions. Notre immortalité est faite de nos morts.

Il y aurait bien d'autres conséquences à tirer de cette gradation de principes. Elle nous permet, par exemple, de comprendre pourquoi l'art commence où finit la parole, et pourquoi certaines émotions élevées sont plus fortes que tous les calculs, que tous les raisonnements. Elle nous permet encore d'entrevoir une classification vraiment scientifique des connaissances humaines, dans leur ordre d'utilité réelle. Nous nous contenterons d'appeler l'attention du lecteur sur la théorie de Swedenborg, qui fait remonter la volonté et l'intelligence (ces piliers de la philosophie de Schopenhauer et d'Hartmann), de l'esprit extérieur, où il les appelle Vouloir et Entendement naturels, à l'esprit intérieur, où ils se spiritualisent. On peut lire entre les lignes la réponse à la séculaire question du libre arbitre. La liberté est en raison inverse de la matérialité : dans l'Esprit, la volonté est essentiellement libre et la science essentiellement certaine. Ce sont les premières émanations de l'Absolu, l'une active et l'autre passive, que Swedenborg appelle Amour et Pensée, et que la Cabale nomme Sagesse et Intelligence. Par elles existe le monde, et quand l'homme s'élève à leur hauteur, il devient partie intégrante de la Loi et coadjuteur conscient de la Nature. « Les grandes âmes ont des vouloirs, les autres n'ont que des vellétés » ; de même, les grandes âmes savent, les autres croient, et la plus grande partie de ce que nous appelons science n'est que la croyance en l'opinion des autres. Si de l'Esprit nous descendons dans l'âme, la volonté devient le vouloir, et l'intuition devient la raison. « Pour l'homme ordinaire, la volonté est le pouvoir de faire ou de ne pas faire une action : mais en général on ne tient compte que du plan physique, et l'on ne s'occupe pas même du plan mental. On peut ne pas commettre une action, on ne peut s'empêcher d'y penser une fois

qu'on a désiré la commettre, ce désir même eût-il été réprimé. Rien n'est plus commun que d'entendre dire : Je ne suis pas le maître de mes goûts et de mes dégoûts. Ainsi, jusqu'à ce qu'un homme soit capable de dominer ses désirs, ce sont ses désirs qui le dominant, et la fatalité règne en souveraine (1). » Si nous descendons encore d'un degré, nous sommes dans le monde des impulsions animales, moins encore, des reflexes magnétiques et médianimiques, des influences astrales auxquelles obéissent passivement tant de pauvres êtres. D'autre part, la raison est devenue l'imagination passive, le kaléidoscope des illusions morbides, des fièvres et des folies. Enfin, dans le corps, le mouvement et la sensation représentent l'extrême matérialisation de l'émanation active et passive.

Nous arrêterons là cet exposé ; non certes que nous le considérons comme complet, car nous n'avons fait qu'esquisser les principaux traits de quelques systèmes, et nous croyons que toute la philosophie antique est imprégnée de la doctrine de la complexité de l'âme. L'histoire de la philosophie est à refaire pour les théosophes, et de toutes ses merveilles, refondues au creuset éclectique, sortira l'or de la vérité. L'histoire de l'évolution nous sera donnée bientôt, dans le second volume du merveilleux ouvrage que prépare M^{me} Blavatsky. Chacun des enseignements théosophiques renferme un monde de révélations et demanderait des volumes d'explications et d'applications. Ce que nous avons de mieux à faire pour mériter des révélations nouvelles est d'unir tous nos efforts pour présenter et vulgariser sous une forme intelligible celles qui nous ont été données, laissant à chacun le soin d'en apprécier la profondeur et les conséquences, afin que, de toutes parts, les discussions surgissent, discussions amicales, comme il convient entre frères, mais discussions brillantes et fécondes qui affirment au monde la vitalité du mouvement théosophique. Nous aurons rempli notre but si nous avons pu faire comprendre l'esprit dans lequel il faut aborder de pareilles discussions. La vertu parfaite est le luxe de la liberté complète, et celui qui possède cette grande richesse le prouve par sa grande charité ; de même, la tolérance est le suprême devoir de celui qui sait beaucoup. Il n'y a pas de honte à modifier nos opinions en présence d'opinions meilleures, et rien n'est perdu parce qu'on se permet de critiquer nos croyances, ces possessions inférieures de notre âme. L'important de la discussion n'est pas de faire prévaloir notre avis, mais d'établir la réalité, et le prix est le même pour le vaincu

(1) *Lucifer*, n° 2, p. 98.

que pour le vainqueur. La Vérité n'a rien à faire avec nos personnalités : c'est à nous de nous élever vers le Bien, et non à l'éternelle Beauté de nous prostituer ses faveurs.

Plus on est de sages, plus on sait. Plus on subdivise l'âme humaine, mieux on la comprend. Aussi bien, le nombre des subdivisions importe peu. M^{me} Blavatsky nous apprend que la philosophie *Nyaya* compte douze *Prameyas*, sujets et objets de *Praman*, et si, quelque jour, M. Soubba-Rao nous donne son septenaire scientifique, composé de sept états de *Prajna* et de sept *Upadhis* correspondants, cela nous fera en réalité quatorze principes. De plus, chacun des principes essentiels est à son tour décomposable en un nombre égal de principes secondaires, et la philosophie occulte possède une nomenclature complète des *Saktis* ou facultés mentales, comme des systèmes de la forme humaine. La science moderne a reconnu que le corps était une association d'organismes : pour la science ésotérique, l'âme humaine n'est pas moins complexe. N'oublions pas toutefois que divisions et différenciations n'existent qu'au point de vue objectif, que toutes les nuances du prisme composent un seul rayon, et que tous les rayons émanent d'un soleil unique.

Mais des multiples principes de l'Esotérisme, la science actuelle ne connaît que le corps, et la psychologie moderne n'étudie guère que le Brutal. Bien que certains chimistes soupçonnent l'existence d'états supérieurs de la matière, et que la redécouverte des phénomènes hypnotiques révèle la complexité de l'être intérieur, l'inconnu reste formidable. La physique ne peut nous dire ce qu'est la matière qu'elle observe, la philosophie ne peut expliquer la pensée, par laquelle elle existe. Aussi une partie notable de l'humanité cherche-t-elle une chaleur factice dans la décomposition des religions mortes. Seule, la Sagesse occulte est capable de réconcilier les croyants avec les savants et les penseurs, en expliquant les mots qu'ils murmurent sans les comprendre, Dieu, matière, âme. Seule, elle peut guider l'homme vers l'échelle de Jacob qui lui permettra, quel qu'il soit le nombre des échelons, quelle que soit la durée de l'ascension, de s'élever de la brute à l'ange, de la matière informe à la Toute-Beauté, de la fatigue des vies au repos éternel.

AMARAVELLA. (M. S. T.)

COMMUNICATION FAITE A LA SOCIÉTÉ PSYCHOLOGIQUE DE MUNICH
SÉANCE DU 5 MARS 1887 PAR C. DE LEININGEN.

L'ÂME D'APRÈS LA QABALAH

1. — L'ÂME PENDANT LA VIE

Parmi toutes les questions dont s'occupe la philosophie en tant que science exacte, celle de notre propre essence, de l'immortalité et de la spiritualité de notre Moi interne, n'a jamais cessé de préoccuper l'humanité. Partout et en tous temps les systèmes et les doctrines sur ce sujet se sont succédé rapidement, variés et contradictoires, et le mot « Âme » a servi à désigner les formes d'existences ou les nuances d'être les plus variées. De toutes ces doctrines antagonistes, c'est, sans contredit, la plus ancienne — la philosophie transcendante des Juifs — la Qabalah (1) qui est aussi la plus rapprochée peut-être de la vérité. Transmise oralement — comme son nom l'indique — elle remonte jusqu'au berceau de l'espèce humaine, et, ainsi, elle est encore peut-être en partie le produit de cette intelligence non encore troublée, de cet esprit pénétrant pour la vérité que, selon l'antique tradition, l'homme possédait dans son état originaire.

Si nous admettons la nature humaine comme un tout complexe nous y trouvons, d'après la Qabalah, trois parties bien distinctes : le corps, l'âme et l'esprit. Elles se différencient entre elles comme le concret, le particulier et le général, de sorte que l'une est le reflet de l'autre, et que chacune d'elles offre aussi en soi-même cette triple distinction. Ensuite, une nouvelle analyse de ces trois parties fondamentales y distingue d'autres nuances qui s'élèvent successivement les unes sur les autres depuis les parties les plus profondes, les plus concrètes, les plus matérielles, le corps externe, jusqu'aux plus élevées, aux plus générales, aux plus spirituelles.

(1) Nous avons adopté cette orthographe comme la seule solution authentique de tous les doutes entre les formes vraiment fantaisistes proposées jusqu'ici pour ce mot, telles que *Cabbala*, *Cabala*, *Kabbala*, *Kabbalah*, etc... C'est un mot hébreu qui se compose des consonnes *q*, *b*, *l* et *h*. Or la lettre qui dans les noms grecs correspond au *k* et dans les noms latins au *c*, paraît être véritablement dans ce mot hébreu la lettre *q*. Cette orthographe vient aussi d'être introduite récemment dans la littérature anglaise par *Mathers* dans sa *Kabbala denudata* parue il y a peu de temps chez *Georges Redway* à Londres.

La première partie fondamentale, le corps, avec le principe vital, qui comprend les trois premières subdivisions, porte dans la Qabalah de nom de *Nepesch* ; la seconde, l'âme, siège de la volonté, qui constitue proprement la personnalité humaine, et renferme les trois subdivisions suivantes, se nomme *Ruach* ; la troisième l'esprit avec ses trois puissances reçoit dans la Qabalah le nom de *Neschamah*.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué ces trois parties fondamentales de l'homme ne sont pas complètement distinctes et séparées, il faut au contraire se les représenter comme passant l'une dans l'autre peu à peu ainsi que les couleurs du spectre qui, bien que successives, ne peuvent se distinguer complètement étant comme fondues l'une dans l'autre. Depuis le corps, c'est-à-dire la puissance la plus infime de *Nepesch*, en montant à travers l'âme, — *Ruach* — jusqu'au plus haut degré de l'esprit — *Neschamah* — on trouve toutes les gradations, comme on passe de l'ombre à la lumière par la pénombre ; et réciproquement, depuis les parties les plus élevées de l'esprit jusqu'à celles physiques les plus matérielles, on parcourt toutes les nuances de radiation, comme on passe de la lumière à l'obscurité par le crépuscule. — Et, par-dessus tout, grâce à cette union intérieure, à cette fusion des parties l'une dans l'autre, le nombre Neuf se perd dans l'Unité pour produire l'homme, esprit corporel, qui unit en soi les deux mondes.

Si nous essayons maintenant de représenter cette doctrine par un schéma, nous obtenons la figure ci-jointe (Voir p. 235) :

Le cercle a, a, a, désigne *Nepesch*, et 1, 2, 3 sont ses subdivisions ; parmi celles-ci, 1, correspond au corps, comme à la partie la plus basse, la plus matérielle chez l'homme. — *b, b, b*, c'est *Ruach* (l'âme) et 4, 5, 6 sont ses puissances. — Enfin, *c, c, c*, c'est *Neschamah* (l'esprit) avec les degrés de son essence, 7, 8, 9. Quant au cercle extérieur 10, il représente l'ensemble de l'être humain vivant.

Considérons maintenant de plus près ces différentes parties fondamentales, en commençant par celle du degré inférieur, *NEPESCH*. C'est le principe de la vie, ou forme d'existence concrète, il constitue la partie externe de l'homme vivant ; ce qui y domine principalement c'est la sensibilité passive pour le monde extérieur ; par contre, l'activité idéale s'y trouve le moins. — *Nepesch* est directement en relation avec les êtres concrets qui lui sont extérieurs, et ce n'est que par leur influence qu'il produit une manifestation vitale. Mais en même temps, il travaille aussi au monde extérieur, grâce à sa puissance créatrice

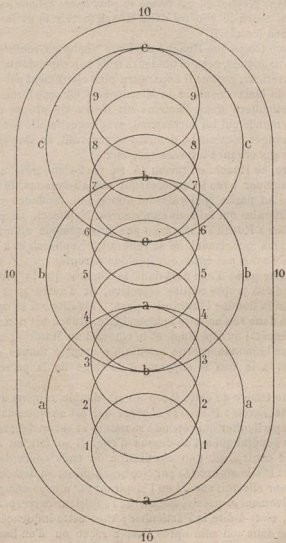
propre, faisant ressortir de son existence concrète, de nouvelles forces vitales, rendant ainsi sans cesse, ce qu'il reçoit. — Ce degré concret constitue un tout parfait, complet en soi-même et dans lequel l'être humain trouve sa représentation extérieure exacte. — Regardé comme un tout parfait, en elle-même, cette vie concrète comprend également trois degrés, qui sont entre eux comme le concret, le particulier et le général ou comme la matière effectuée, la force effectuant et le principe, et qui en même temps sont les organes dans et par lesquels l'interne, le spirituel opère et se manifeste extérieurement. Ces trois degrés sont donc de plus en plus élevés et intérieurs, et chacun d'eux renferme en soi des nuances différentes. Les trois puissances de Nephesch en question sont disposées et agissent absolument de la façon qui va être exposée tout à l'heure pour les trois subdivisions de Ruach.

Ce second élément de l'être humain RUACH (l'âme) n'est pas aussi sensible que Nephesch aux influences du monde extérieur ; la passivité et l'activité s'y trouvent en proportions égales ; il consiste plutôt en un être interne, idéal, dans lequel tout ce que la vie corporelle concrète manifeste extérieurement comme quantitatif et matériel, se retrouve intérieurement à l'état virtuel. Ce second élément humain flotte donc entre l'activité et la passivité, ou l'intériorité et l'extériorité ; dans sa multiplicité objective, il n'apparaît clairement ni comme quelque chose de réel, passif et extérieur, ni comme quelque chose d'intérieur intellectuel et actif ; mais comme quelque chose de changeant, qui du dedans au dehors se manifeste comme actif bien que passif ; ou comme donnant, bien que de nature réceptive. Ainsi l'intuition et la conception ne coïncident pas exactement dans l'âme, bien qu'elles n'y soient pas assez nettement séparées pour ne pas se fondre aisément l'une dans l'autre.

Le mode d'existence de chaque être dépend exclusivement du degré plus ou moins élevé de sa cohésion avec la nature, et de l'activité ou de la passivité plus ou moins grande qui en est la conséquence ; l'aperception de l'être est en proportion de son activité. Plus un être est actif, plus il est élevé, et plus il lui est possible d'examiner dans les profondeurs intimes de l'être.

Ce Ruach, composé des forces qui sont à la base de l'être matériel objectif, jouit encore de la propriété de se distinguer de toutes les autres parties comme un individu spécial, de disposer de soi-même et de se manifester au dehors par une action libre et volontaire. Cette « âme » qui représente également le trône et l'organe de l'esprit est encore l'image de l'homme entier, comme

Schéma de l'homme
d'après la Qabalah



nous l'avons dit ; de même que Nepesch elle se compose de trois degrés dynamiques qui sont, l'un par rapport à l'autre comme le Concret, le Particulier et le Général, ou comme la matière actionnée, la force agissante et le principe : de sorte qu'une affinité existe non seulement entre le concret dans Ruach, qui est son degré le plus bas et le plus extérieur (le cercle 4 du schéma), et le général dans Nepesch, qui forme sa plus haute sphère (cercle 3), mais aussi entre le général dans Ruach (cercle 6) et le concret dans l'esprit (cercle 7).

En même temps que Ruach, ainsi que Nepesch, renferme trois degrés dynamiques, ceux-ci ont leurs trois correspondants dans le monde extérieur, comme il apparaîtra plus clairement par la comparaison du Macrocosme et du Microcosme. Chaque forme d'existence particulière dans l'homme vit de sa vie propre dans la sphère du monde qui lui correspond, avec laquelle elle est en rapport d'échanges continuels, donnant et recevant, au moyen de ses sens et de ses organes internes spéciaux.

En outre, ce Ruach, en raison de sa partie concrète, a besoin de communiquer avec le concret qui est au-dessous de lui, de même que sa partie générale lui donne une tendance vers les parties générales qui lui sont supérieures. Nepesch ne pourrait pas se relier à Ruach s'il n'y avait pas ainsi quelque affinité entre eux, non plus que Ruach ne se relierait à Nepesch et à Neshamah s'il n'y avait pas entre eux quelque parenté.

Ainsi l'âme puise d'une part dans le concret qui la précède la plénitude de sa propre réalité objective, et d'autre part dans le général qui la domine l'intériorité pure, l'Idéalité qui se constitue elle-même dans son activité indépendante. Ruach est donc le lien entre le Général ou Spirituel, et le Concret ou Matériel, unissant en l'homme le monde interne intelligible avec le monde externe réel ; c'est à la fois le support et le siège de la personnalité humaine.

L'âme se trouve de cette façon en un double rapport avec ses trois objets, savoir : 1° avec le concret qui est au-dessous d'elle ; 2° avec le particulier qui répond à sa nature et est en dehors d'elle ; 3° avec le général qui est au-dessus d'elle. Il se fait en elle, en deux sens contraires, une circulation de trois courants entremêlés, car : 1° elle est excitée par Nepesch qui est au dessous d'elle et à son tour elle agit sur lui en l'inspirant ; 2° elle se comporte de même activement et passivement avec l'extérieur correspondant à sa nature, c'est-à-dire le Particulier ; 3° et cette influence qu'elle transforme dans son sein après l'avoir reçue ou d'en bas ou du dehors, elle lui donne la puissance de s'élever assez pour aller

stimuler Neschamah dans les régions supérieures. Par cette opération active, les facultés supérieures excitées produisent une influence vitale plus élevée, plus spirituelle, que l'âme, reprenant son rôle passif, reçoit pour la transmettre au dehors ou au-dessous d'elle.

Ainsi, bien que Ruach ait une forme d'existence particulière, soit un être d'une consistance propre, il n'en est pas moins vrai que la première impulsion de son activité vitale lui vient de l'excitation du corps concret qui lui est inférieur. Et de même que le corps par un échange d'actions et de réactions avec l'âme, est, grâce à son impressionabilité, pénétré par elle, tandis qu'elle-même devient comme participante du corps; de même, l'âme, par son union avec l'Esprit en est remplie et inspirée.

La troisième partie fondamentale de l'être humain, NESCHAMAH, peut être désignée par le mot Esprit, dans le sens où il est employé dans le Nouveau Testament. En elle, la sensibilité passive envers la nature du dehors ne se retrouve plus; l'activité domine la réceptivité. L'esprit vit de sa vie propre, et seulement pour le Général ou pour le monde spirituel avec lequel il se trouve en rapport constant. Cependant, comme Ruach, Neschamah n'a pas seulement besoin, en raison de sa nature idéale, du Général absolu ou Infini divin; il lui faut aussi, à cause de sa nature réelle, quelque relation avec le particulier et le concret qui sont au-dessous de lui, et il se sent attiré vers les deux.

L'Esprit aussi est en un double rapport avec son [triple objet; vers le bas, vers l'extérieur et vers le haut, il se fait donc encore en lui, en deux sens contraires, un triple courant entrelacé tout à fait semblable à celui décrit plus haut pour Ruach. — Neschamah est un être purement intérieur, mais aussi passif et actif à la fois, dont Nepesch, avec son principe vital et son corps, Ruach avec ses forces, représentent une image extérieure. Ce qu'il y a de quantitatif dans Nepesch et de qualitatif dans Ruach, vient de l'esprit — Neschamah — purement intérieur et idéal.

Maintenant de même que Nepesch et Ruach renferment trois degrés différents d'existence, ou potentialité de spiritualisation, de sorte que chacun est une image plus petite de l'être humain entier, (voir le schéma), de même la Qabalah distingue encore trois degrés dans Neschamah.

C'est particulièrement à cet élément supérieur que s'applique ce qui a été dit au début, que les différentes formes d'existence de la constitution humaine ne sont pas des êtres distincts, isolés, séparés, mais qu'ils sont, au contraire, entremêlés les uns dans

les autres; car ici tout se spiritualise de plus en plus, tend de plus en plus vers l'unité.

Des trois formes supérieures d'existence de l'homme qui sont réunies, dans la plus large acception du mot Neschamah, la plus inférieure peut se désigner comme le Neschamah proprement dit. Celle-là a encore au moins quelque parenté avec les éléments supérieurs de Ruach; elle consiste en une connaissance intérieure et active du qualitatif et du quantitatif qui sont au-dessous d'elle. — La seconde puissance de Neschamah, qui est le huitième élément dans l'homme, est nommée par la Qabalah, « *Chajjah* ». Son essence consiste dans la connaissance de la force interne supérieure, intelligible, qui sert de base à l'être objectif manifesté et qui, par conséquent, ne peut être perçue ni par Ruach ni par Nephesch et ne pourrait être reconnue par Neschamah proprement dit. — La troisième puissance de Neschamah, le neuvième élément et le plus élevé dans l'homme, est « *Jechidah* » (c'est-à-dire l'Unité en soi-même); son essence propre consiste dans la connaissance de l'Unité fondamentale absolue de toutes les variétés, de l'Un absolu originaire.

Maintenant, ce rapport signalé dès le début, de Concret, de Particulier et de Général qui relie Nephesch, Ruach et Neschamah de sorte que chacun offre l'image du tout, va se retrouver en résumant tout cet exposé: Premier degré de Nephesch, le corps — le concret dans le concret; second degré, le particulier dans le concret; troisième, le général dans le concret.

De même dans Ruach: première puissance, le concret dans le particulier; deuxième le particulier dans le particulier; troisième, le général dans le particulier.

Enfin, dans Neschamah, premier degré, le concret dans le général; second degré (*Chajjah*) le particulier dans le général; troisième (*Jechidah*) le général dans le général;

C'est ainsi que se manifestent les diverses activités et les vertus de chacun de ces éléments de l'être.

L'âme (Ruach) a sans doute une existence propre, mais elle est cependant incapable d'un développement indépendant sans la participation de la vie corporelle (Nephesch), et il en est de même vis-à-vis de Neschamah. En outre Ruach est avec Nephesch dans un double rapport; influencée par lui, elle est en même temps tournée au dehors pour exercer une libre réaction, de sorte que la vie corporelle concrète participe au développement de l'âme; il en est de même de l'esprit par rapport à l'âme ou de Neschamah par rapport à Ruach; par Ruach il est même en double rapport

avec Nephesch. Toutefois, Neschamah a en outre dans sa propre constitution la source de son action, tandis que les actions de Ruach et de Nephesch ne sont que les émanations libres et vivantes de Neschamah.

De la même manière, Neschamah se trouve en une certaine mesure en ce même double rapport avec la Divinité, car l'activité vitale de Neschamah est déjà en soi une excitation pour la divinité d'entretenir celui-ci, de lui procurer l'influence nécessaire à sa subsistance. Ainsi l'esprit ou Neschamah, et par son intermédiaire Ruach et Nephesch, vont puiser tout à fait involontairement à la source divine éternelle, faisant rayonner perpétuellement l'œuvre de leur vie vers le haut; tandis que la Divinité pénètre constamment en Neschamah et dans sa sphère pour lui donner la vie et la durée en même temps qu'à Ruach et à Nephesch.

Maintenant d'après la doctrine de la Qabalah, l'homme au lieu de vivre dans la Divinité et de recevoir d'elle constamment la spiritualité dont il a besoin, s'est enfoncé de plus en plus dans l'amour de soi-même et dans le monde du péché, du moment où après sa « chute » (voir la Genèse III, 6-20), il a quitté son centre éternel pour la périphérie. Cette chute et l'éloignement toujours plus grand de la divinité, qui en est résulté, ont eu pour conséquence une déchéance des pouvoirs dans la nature humaine, et dans l'humanité tout entière. L'étincelle divine s'est retirée de plus en plus de l'homme, et Neschamah a perdu l'union intime avec Dieu. De même Ruach s'est éloignée de Neschamah et Nephesch a perdu son union intime avec Ruach. Par cette déchéance générale et le relâchement partiel des liens entre les éléments, la partie inférieure de Nephesch, qui était originairement chez l'homme un corps lumineux éthéré, est devenue notre corps matériel; par là l'homme a été assujéti à la dissolution dans les trois parties principales de sa constitution.

Ceci est traité dans la doctrine de la Qabalah sur l'âme *pendant et après la mort.*

(A suivre.)

(Traduit du SPHYNX.)

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE SCIENCE OCCULTE

Par Papus

Dès qu'on aura bien compris la nature et la portée de ce livre, il contribuera énormément, sans doute, à la diffusion de l'occultisme

autant qu'elle est possible. Le titre nous annonce qu'il a pour but de mettre à même de comprendre et d'expliquer les symboles et les théories occultes. Il est donc moins destiné à exposer ces théories, à faire un cours d'occultisme, qu'à rassembler méthodiquement les « éléments indispensables à connaître pour lever les « voiles étendus sur les écrits des auteurs classiques ». — C'est comme la *Grammaire* de l'occultisme.

Cela demande quelques explications :

La Théosophie est beaucoup plus complexe que le débutant n'est généralement porté à le croire; comme elle embrasse l'être humain tout entier elle exige le développement simultané de sa triple nature, physiologique, intellectuelle et morale; en outre, elle doit se réaliser en se traduisant en œuvres utiles à l'humanité. Il lui faut donc autant de catégories d'enseignement parallèles et de caractères distincts, bien que solidaires; aussi en a-t-elle :

De physiologiques, comme ceux sur le végétarisme, par exemple; toutefois ceux-là sont surtout parmi les enseignements secrets.

D'intellectuels comme ceux de l'*Isis Unveiled*, et les classiques qui figurent dans la savante bibliographie donnée à la fin de ce *Traité élémentaire* de Papus.

De Moraux : la *Lumière sur le Sentier* en est le plus bel exemple, au moins parmi les œuvres traduites en français.

Et enfin des enseignements de réalisation comme les magnifiques *Missions* du marquis de Saint-Yves, certaines œuvres médicales de Paracelse, de Lucas, etc...

Le livre qui nous occupe appartient à la catégorie de ceux intellectuels, et à cette période primordiale du développement correspondant où le débutant prend d'abord une idée des causes, des possibilités, des nécessités de sa longue et difficile entreprise.

En second lieu, la Théosophie demande aussi à son disciple de ne compter, avant tout, et dès le début, que sur ses efforts personnels, car sans eux, elle ne pourra jamais faire de lui un initié; les livres, les enseignements ne peuvent être pour lui que des auxiliaires de ses efforts. C'est là une loi naturelle inflexible, ce traité n'y échappe point, il ne peut par lui-même faire un théosophe; mais il sera d'un très grand secours à l'étudiant en comblant, dans la série des œuvres intellectuelles, une lacune devant laquelle, à notre époque surtout, bien des intelligences se seraient découragées.

En effet, quand l'étudiant, attiré par quelqu'un de ces livres propres à annoncer plutôt qu'à expliquer la science occulte

(comme le *Monde occulte* de Sinnet, le *Fakirisme* de Gibier, etc.) cherche à s'y donner sérieusement, il ne trouve guère, en Occident, au moins, et notamment en France, que des œuvres remplies d'énigmes, hérissées de termes inconciliables ou incompréhensibles, dépourvues en apparence de toute méthode ; il lui faut une foi véritable pour déchiffrer la science sous ces hiéroglyphes étranges, pour découvrir le fruit succulent caché dans cette enveloppe épineuse. Cela tient à l'abandon maintenant séculaire de cette science ; obligée par diverses causes de s'entourer de mystère, elle possédait et ne transmettait qu'à bon escient les clefs correspondantes et faute de ces clefs, maintenant disséminées ou perdues, même, l'occulte reste souvent impénétrable. Sa renaissance, avancée déjà ailleurs, exigeait un livre simple, méthodique, rassemblant les principes et la terminologie de la science, une *grammaire* véritable, comme je le disais plus haut, et c'est ce que nous offre le *Traité élémentaire de Science occulte* de notre ami Papus.

Cependant le simple exposé des méthodes et des procédés de la science occulte fût resté bien aride et presque stérile si les bases au moins de cette science n'eussent été posées en même temps ; l'auteur a donc pris soin d'entremêler fort heureusement avec ces règles de l'interprétation les éléments des diverses parties de l'occultisme. Les pages concises qu'il nous donne sur les nombres ou les formes, les éléments de l'Univers, la cosmologie, l'astrologie, l'alchimie, la magie, tout en donnant un attrait particulier à ce petit traité en font en même temps une excellente introduction de l'occultisme à laquelle l'étudiant reviendra longtemps et souvent.

Il reconnaîtra facilement, du reste, sous cette intéressante variété des sujets le plan très méthodique de l'ouvrage ; les principes occultes y sont observés jusque dans la forme, car la division en est trinitaire, descendant, comme le montre la table, de la théorie à l'application pour conclure à l'unification de nos sciences dans l'occulte et se compléter par une bibliographie très pratique.

Justifions encore par quelques explications rapides les détails de ces trois parties.

Le premier travail à accomplir, dans le domaine de la théosophie, est la connaissance cosmologique de la nature, de ses forces, de ses hiérarchies. L'occidental qui l'essaie se trouve bientôt en présence d'une énorme difficulté : l'absence d'une synthèse complète et satisfaisante. L'analyse nous a dotés d'un trésor immense, encombrant même déjà, de faits et d'êtres ; mais c'est une masse de sable qui se prête à toutes les formes sans en conserver aucune ou sans qu'aucune réponde à toutes les harmonies des

détails. Un doute salutaire sur la portée de notre méthode ramène donc le débutant à l'étude sérieuse de l'antiquité qu'aujourd'hui nous jugeons avec beaucoup moins d'impartialité que de présomption.

La première question des études théosophiques est ainsi une question de méthode et d'histoire. C'est pour cela que le *Traité élémentaire de science occulte* commence par nous montrer, en s'appuyant sur des auteurs modernes d'une érudition trop vaste et trop profonde pour être encore populaires, que si les anciens n'avaient point peut-être l'abondance extrême de nos détails, ils n'ignoraient cependant aucune de nos sciences, aucune de nos découvertes principales, mais qu'il avaient sur nous l'énorme supériorité d'une synthèse admirable, embrassant et unifiant tous les phénomènes observés même de nos jours. Cette synthèse, généralement inconnue, ou méconnue au moins, était celle qu'ils révélaient dans leurs *mystères*, c'est aussi celle conservée depuis les temps les plus reculés par l'Inde, l'Égypte, la Cabbale, les Templiers, les Alchimistes, les Rose-Croix et dont les franc-maçons n'ont plus que l'enveloppe vide, déformée.

La méthode par laquelle elle avait été édiflée, c'est l'*analogie* pressentie, suivie d'instinct par quelques-uns de nos plus grands savants modernes, et qui, généralisée, en même temps que jointe à certains développements psychiques nécessaires à l'intelligence, rendra aux trésors de notre analyse, comme à des diamants sans monture, toute la valeur qui leur manque encore. Leurs feux rassemblés, concentrés, feront resplendir aussitôt avec tout l'éclat qu'il projetait sur le monde antique le Grand Principe universel de la *Trinité*. A ceux qui, imbus du fanatisme de notre temps, l'analyse matérielle à outrance, voudraient voir dans ces assertions un retour à des préjugés ridicules, il suffira de répondre par toute notre philosophie moderne la plus avancée, depuis Taine, depuis Spencer, jusqu'au colossal Hegel, à qui les positivistes reviennent aujourd'hui et qui, poussé par les prodigieux efforts de génie de ses prédécesseurs atteint enfin la *Trinité* comme le point suprême.

C'est que, grâce à ces principes d'une simplicité et d'une fécondité merveilleuses, le Cosmos, la Création, son origine, sa fin à travers l'infinie variété des formes s'expliquent avec une clarté et une harmonie dont n'approche aucun système. Papus nous en fait toucher la cause : à l'*Evolution* informe, sans origine et sans but, tels que le génie de Darwin nous la révèle, la synthèse antique ajoute, par l'harmonie des contraires et le principe de la *Trinité*, l'*Involution* inconnue de nos savants, trait d'union harmonieux de la matière et de l'esprit, révélation de leur coexis-

tence dans cet *Absolu* toujours vivant, toujours immuable qu'Hartmann, après Hegel, vient de retrouver dans l'encombrement de nos sciences.

Avec cette triple clef, Analogie, Trinité, Involution, fournie par les trois premiers chapitres du *Traité élémentaire*, la Science occulte peut être ouverte ; nous passons dans les trois chapitres suivants à la pratique par l'explication de la terminologie.

Il y a là toute une langue née en partie de la nécessité de cacher à l'ignorant, tout en l'obligeant cependant à les conserver lui-même sous leur voile, des traditions précieuses, fruit d'une science immense qu'il aurait dénaturée. Cette langue correspond encore, et principalement peut-être, à la nécessité d'exprimer avec autant de précision que de force les principes les plus abstraits qui échappent au langage ordinaire. C'est encore le grand principe d'analogie qui permet d'y réussir. Papus nous montre comment dans le premier des trois chapitres de l'Adaptation, et l'on remarquera de quelle façon l'Alchimie, dont il donne en même temps une idée, se rattache à ce sujet.

Les deux autres chapitres font voir comment ce langage exprime, d'une part le résultat de l'analyse scientifique, qui, par une connaissance approfondie de la nature, conduit à la magie et à l'astrologie, d'autre part, l'immense synthèse qui en relie les moindres parties aussi bien que l'ensemble, et que nous trouvons conservée comme en une inscription admirable dans les monuments les plus anciens ou les plus gigantesques de l'Humanité.

Le *Traité* achève de nous élever à la hauteur de cette sublime synthèse en projetant dans un dernier chapitre quelques-uns de ses rayons sur nos sciences modernes qui, instinctivement, s'en rapprochent sans le savoir, sans le vouloir même. Les chaleureuses paroles qui terminent ce charmant ouvrage, autorisées qu'elles sont en présence des horizons qu'il nous ouvre, sont bien de nature à décider le lecteur en faveur de ces hautes études ainsi facilitées. Il n'a plus qu'à pénétrer, avec la clef qui lui est livrée, dans cette attrayante bibliothèque dont le catalogue termine le *Traité élémentaire*. Qu'il se rappelle seulement une fois encore que la Théosophie s'acquiert et ne se donne pas et il comprendra l'immense service que lui rend cet ouvrage. Il fallait toute la science que notre auteur doit à d'énormes études, toute la méthode rigoureuse de nos sciences qui lui sont familières, pour réussir comme il l'a fait, à condenser dans quelques pages tant de documents puisés toujours aux sources les meilleures mais non les plus abordables.

On ne peut trop recommander, non pas la simple lecture, mais

la pratique de ce *Traité élémentaire* de la *Science occulte* qui ne peut que suggérer d'excellentes méditations, tout en promettant des progrès rapides dans des études magnifiques où, sans lui, le découragement n'est que trop facile.

F. CH. B.

LES RELIGIONS ACTUELLES

LEURS DOCTRINES, LEUR EVOLUTION, LEUR HISTOIRE

Par Julien Vinson (1)

Livre prétentieux, dénué de toute originalité de pensée ou de conception. En l'écrivant, M. Vinson paraît s'être plutôt servi de sa mémoire que de son intelligence. Un manque complet de sympathie pour les aspirations élevées de l'humanité s'y voit à chaque page. Pour l'auteur le sublime dans la pensée n'existe point ; il essaye d'en faire l'autopsie, croyant nous apprendre quelque chose, mais il n'arrive réellement qu'à ennuyer ses lecteurs.

On supporterait cependant cet ennui, si l'auteur ce fût donné la peine d'être exact, de vérifier ses assertions, de s'informer aux bonnes sources des choses dont il risque le commentaire. Il n'en a rien fait. Passe encore l'inexactitude au sujet des doctrines antiques, dont les traces sont obscurcies par la poussière des siècles, mais quand on parle, dans un livre soi-disant scientifique, de choses d'actualité, le lecteur s'attend, pour le moins, à ne pas y trouver d'erreurs grossières.

Nous citerons quelques exemples de ces erreurs, à la page 576 et *sequitur* de l'ouvrage. Ainsi M. Vinson dit :

1. Que le *Lotus* paraît sous les auspices de *Lady Caithness, duchesse de Pomar*, ce qui est absolument faux.

2. Qu'il y a une Société Théosophique à Paris datant du 28 juin 1883, ce qui est encore une erreur.

3. Que la *Société Théosophique* procède du spiritisme, ce qui prouve que l'auteur ne s'est pas même donné la peine d'étudier les matières dont il traite.

4. Il veut critiquer le sens et l'orthographe des termes sanscrits employés par les théosophes et il commet lui-même de ces erreurs qu'un écolier aurait honte de commettre.

5. M. Vinson parle de l'*Isis sans voile* de M^{me} Blavatsky au lieu de son « *Isis dévoilée* », et il prétend que : la *Lumière sur le sentier* a été publié en Amérique tandis que ce petit livre a paru à Londres.

(1) Chez A. Delahaye, éditeur, Paris.

6. M. Vinson se rend coupable de la plus vilaine diffamation en citant du *Standard* une annonce au sujet de M. Mohini M. Chatterji, qui y a été insérée par une ennemie personnelle de notre frère ; une annonce tellement dénuée de toute raison d'être que le directeur du journal en question a dû en faire des excuses.

7. Et, pour comble, M. Vinson dit que la Société Théosophique se rattache simplement au bouddhisme. L'auteur n'a donc jamais lu les statuts de la Société. Il faut croire qu'il en parle ainsi par pure paresse, ne s'étant jamais donné la peine de prendre des informations exactes.

Mais passons à la partie sérieuse du livre : à l'étude des religions antiques.

M. Vinson s'y efforce de prouver que la religion n'est que le produit de la superstition et de la bêtise humaines. Cette tâche, il se la rend bien facile : un parti pris ultra-matérialiste, une façon de voir et d'interpréter tous les faits au profit de sa théorie, et le tour est joué !

Chacun sait qu'il y a le plus souvent deux manières opposées de considérer une série de faits. On peut, par exemple, dire que l'absence de tout sentiment religieux chez certaines tribus doit être pris pour un phénomène de dégénérescence ; car il est certain que l'homme peut se rapprocher de très près des brutes. D'un autre côté, l'on peut prétendre que l'humanité est sortie de cette condition d'abrutissement, et que ces quelques tribus en sont l'arrière-garde.

C'est là certes une question qui est loin d'être résolue. Mais M. Vinson ignore la première de ces deux hypothèses ; il n'en souffle même pas un mot. Prenant la dernière comme une certitude acquise, il en déroule tranquillement sa théorie, sans se donner la peine de s'assurer des fondements de son travail.

Ayant traité de ces différents cultes qu'on pourrait appeler des *religions informes*, l'auteur passe, sans transition aucune, aux religions formulées, en commençant par la religion védique. Mais il serait trop long de le suivre à travers toutes les religions antiques. Disons seulement qu'il ne cite *jamais* aucune autorité à l'appui des *théories* qu'il avance ni des interprétations qu'il donne de certaines doctrines. Citons, entre mille autres, un passage sur le Bouddhisme, page 142.

« Le Bouddha, dit-il, nie d'ailleurs nettement l'âme, la personnalité morale humaine ».

D'abord, il y a beaucoup de savants qui n'admettent point que Bouddha ait « nié l'âme », et ensuite, il est difficile de comprendre comment un homme intelligent oserait soutenir sérieusement qu'il ait nié « la personnalité morale humaine », lorsque tout le monde

sait que la philosophie bouddiste tout entière repose sur l'idée du *Karma*, idée qui manquerait absolument de logique s'il n'existait point de « personnalité morale humaine ».

De l'Inde, M. Vinson passe, en traversant le Thibet, à la Chine. Ce qu'il y a de très curieux, c'est que cette méthode d'exposition produit sur le lecteur l'impression que l'histoire religieuse de l'humanité peut se résumer en quelque chose comme moins de dix mille ans.

Est-ce un *truc* de l'auteur pour donner plus de vraisemblance à ses théories matérialistes ? Car une fois qu'il est admis que l'origine de la religion formulée n'est distante que de cent siècles de nos jours, il devient beaucoup plus facile de faire accroire aux gens que nous savons mieux que nos premiers parents ce que c'est que la « religion ».

Remarquons aussi que M. Vinson ne parle guère de l'Egypte et de sa religion déjà organisée en culte il y a environ huit à douze mille ans. Mais les faits de ce genre cadraient trop mal avec les idées de l'auteur pour qu'il osât les faire connaître à ses lecteurs.

Enfin, pour résumer ce livre, nous trouvons qu'il est sans utilité pour l'étudiant sérieux, à cause de l'absence de toute indication des sources d'où l'auteur a puisé ses renseignements.

Pour l'homme du monde, qui cherche une idée générale mais pourtant correcte, ce sera un bien mauvais guide, à cause du parti pris de l'auteur. Le matérialiste convaincu, au contraire, qui ne cherche que la confirmation de son idée fixe, y verra un livre fait tout exprès pour lui. Mais le chercheur sérieux, l'homme avide de vérité n'y trouvera rien en récompense de la peine qu'il aura eue de faire la lecture de six cents pages ennuyeuses.

B. K.

LES ARBRES

*Les arbres aiment l'homme. Ils sont bons et joyeux.
 Quand, sous son dais royal, Messidor trône aux cieux
 Epanchant d'après jets de laves,
 Ils ont pour nous de l'ombre et des dômes épais,
 Et des éventails verts qu'ils agitent en paix
 Comme de noirs esclaves.*

*Ils sont nos protecteurs graves et vigilants,
Ils chassent loin de nous les miasmes volants
De leurs salutaires ramées;
Et, quand Mai vient fleurir les branches et les cœurs,
Ils pleurent, attendris, sur les amants vainqueurs
Des larmes embaumées.*

*Ils plongent dans le sol des suçoirs palpitants,
Ils pompent à longs traits les rayons du printemps,
L'azur des flots, les suc's des plaines,
Puis, comme des savants très doux et très instruits,
Artistement, ils font des fleurs, ils font des fruits
Qu'ils offrent à mains pleines.*

*A la coupe du ciel ils boivent la clarté,
Ils s'enivrent d'aurore, ils se gorgent d'été,
Ils remplissent leurs cœurs de joie,
Et, quand sonne le glas des automnes vermeils,
Leurs troncs morts font briller les antiques soleils
Dans l'âtre qui rougeoit.*

*Jadis, quand ils poussaient fougueux et colossaux,
Obscurcissant le jour et déplaçant les eaux
De leurs gigantesques dépouilles,
Ils nous aimaient déjà, nous qui n'étions pas nés :
Ils mirent dans le globe auguste aux flancs ignés
Le trésor noir des houilles.*

*Ils sont nos grands aïeux sur ce vieux monde amer,
Ils nous couvrent sur terre, ils nous portent sur mer ;
Et, dans les forêts murmurantes,
Quand l'homme ouvre leurs troncs de son glaive assassin,
Ils donnent à celui qui leur meurtrit le sein
Des gommes odorantes.*

*Bons arbres, fleurissez sur les hommes méchants !
Que Dieu peuple vos fronts de brises et de chants,
Que l'azur baigne vos ramées !*

*Protégez de vos bras nos toits et nos moissons,
Et jetez, au printemps, toutes vos floraisons
Aux pieds de nos aimées!*

*Arbres majestueux ou frêles arbrisseaux,
Oh! vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux,
Des bâtons au mendiant blême,
Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils
Qui fîtes nos berceaux, qui ferez nos cercueils,
Bons arbres, je vous aime!*

JEAN RAMEAU.

PENSÉES

L'âme est une création originale nous appartenant en propre et présentant à l'éternité le flanc de sa responsabilité (*Louis Lucas*).

L'homme qui, s'intitulant savant et prétendant connaître toutes les lois de la nature, déclare que la clairvoyance et l'écriture directe dépassent les limites de l'investigation scientifique est lui-même victime d'une hallucination plus grave que celle qu'il affecte de déplorer (*Epes Sargent*).

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration physique et affective, intellectuelle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre (*Saint-Simon*).

FAITS ET NOUVELLES

La spiritualisation de la médecine. — M. le docteur E.-D. Babbitt de New-York, dont nous avons déjà parlé, à propos de son livre sur la Lumière et la Couleur (voir *Lotus*, t. I. p. 189) a fondé dans cette ville, n° 39, West 27 the Street, un Collège de Magnétisme et de Chromopathie. Il y a là l'origine de toute une révolution dans la médecine. « Il nous manque un système de pratique médicale, dit M. Babbitt dans son *Health Manual*, qui combine toutes les forces de l'univers tout en donnant la préférence aux éléments les plus raffinés, les plus élevés, car ceux-ci conviennent spécialement à l'homme qui est lui-même le plus raffiné et le plus élevé de tous. Nous ne demandons point un système qui attribue les maladies à des conditions matérielles, comme font les allopathes, on exclusivement au dynamisme spirituel, comme

le font les idéalistes modernes à la suite du noble Hahnemann, mais ce qu'il nous faut, c'est un système basé sur la grande loi de dualité qu'on trouve dans toute la nature, où le spirituel et le physique agissent toujours en corrélation. M. Babbitt s'est mis à l'œuvre et a fondé l'institution dont nous parlons, dont le but principal est de propager une nouvelle science thérapeutique combinant les ressources de l'électricité, de la lumière, de la couleur, de la vapeur, du ferro-magnétisme, du magnétisme vital, du massage, de l'eau, etc., et d'enseigner aux étudiants à se servir de l'appareil solaire et autres, créés par l'auteur, et applicables aux états mentaux comme aux états physiques. On y enseigne donc les matières suivantes :

I. — Le *Magnétisme* et la philosophie des *forces subtiles* comprenant l'action atomique et chimique, celle de la chaleur, de l'électricité, du ferro-magnétisme, du magnétisme animal, du psycho-magnétisme, etc., ainsi que l'explication générale des phénomènes nerveux, vasculaires, pathologiques et psychologiques.

II. — Le *Magnétisme solaire* et la *Chromopathie* ou l'application de la lumière et de la couleur à la guérison des maladies; de plus, la loi pour déterminer la puissance chimique ou thérapeutique de toutes les substances d'après leur couleur. C'est ainsi qu'à l'aide du spectroscope, il donne une matière médicale nouvelle et plus scientifique que l'ancienne.

III. — Le *Massage magnétique* basé sur la science physiologique et pathologique.

IV. — La *Magnéto-gymnastique*, aidée de la musique, pour développer la force magnétique et vitale.

V. — L'*Anatomie*, la *Physiologie* et la *Pathologie* dans leurs traits généraux, comprenant quelques principes fondamentaux d'*Etiologie* et la *Chimie des forces vitales* d'après des données nouvelles et certaines, dit M. Babbitt.

VI. — L'*Electrologie*, comprenant l'usage général de la batterie et l'application des différents courants aux maladies.

VII. — La *Thérapeutique mentale*, comprenant les méthodes propres à développer la volition à une étonnante puissance, à l'aide du *statuvolisme*. Des expériences sont faites en statuvolisme pour démontrer les états psychologiques.

VIII. — Le *Patho-mécanisme* ou la manœuvre des instruments curatifs et l'art de l'infirmier.

IX. — L'application scientifique de l'eau, de l'air, de la terre, etc., à la guérison des maladies.

Comme on le voit, ce programme est vaste et nouveau; nous ne savons pas personnellement comment fonctionne l'établissement de M. Babbitt ni quels services il rend, mais nous avons sous les yeux une déclaration enthousiaste en sa faveur, signée par les étudiants de la *première classe*. Nous ne donnerons pas à nos lecteurs les détails matériels concernant la souscription aux cours, la durée de ceux-ci, le prix du diplôme de docteur en magnétisme, ceci n'étant point de notre ressort. On trouvera toutes les indications nécessaires à l'adresse que nous avons donnée.

Mais nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant connaître un instrument inventé par M. Babbitt, et appelé par lui :

Le thermolumine solaire. — Cet instrument à action purificative, vitalisante et curative, s'emploie spécialement dans les affections des *nerfs*, du *sang* et de la *peau*. M. Babbitt en a obtenu des résultats remarquables dans la ptisie, le rhumatisme, la scrofule, la syphilis, l'hydropisie, etc. Le *thermolumine*, ou instrument à *chaleur* et à *lumière*, constitue un *solarium portatif* ou bain à étuve solaire. Il consiste en une boîte élégante à la partie antérieure de laquelle se glisse une grande plaque de verre; de chaque côté de cette plaque transparente sont des réflecteurs polis pour concentrer une grande quantité de lumière. Le malade assis derrière cette glace est entouré d'une large feuille de métal qui se fixe au cadre antérieur. La tête dépasse à l'air libre, mais au-devant d'elle est fixé un verre émaillé bleu dont « l'influence rafraîchissante repose le cerveau ». C'est le soleil qui agit; lorsque le temps est

froid on ajoute un appareil qui développe de la chaleur sous les pieds et le siège du malade. Pour que l'instrument fonctionne d'une manière plus scientifique, M. Babbitt ajoute des panneaux de verre colorés sur la partie du corps voulue pour échauffer le sang, exciter les nerfs ou rafraîchir, suivant le cas.

Les appareils sont variés. Il y a, ainsi, le *thermolume-lit* où le malade s'étend à son aise, le grand *electro-thermolume* qui combine l'électricité avec la chaleur solaire ou artificielle. En tournant une vis l'opérateur peut faire passer les courants qu'il désire. Nous mentionnerons aussi le *chromo-disque* qui offre toutes les gradations de force à l'aide de cercles de verre colorés ; la *chromo-lentille*, avec laquelle M. Babbitt prétend avoir guéri des cancers : c'est une lentille double-convexe que l'on remplit d'eau de différentes couleurs, et même d'eau chargée de force médicamenteuse.

Il nous semble qu'il y a là de quoi attirer l'attention des praticiens sérieux qui désirent le progrès de leur art sinon sa transformation en science réelle.

F. K. G.

CONFÉRENCES, SOCIÉTÉS

L'hypnotiseur Pickman. — Nous tirons les détails intéressants qui suivent de la *Curiosité*, journal publié à Nice par M. Bosc :

• Il y a des degrés divers dans la puissance des hypnotiseurs. On peut cependant, l'hypnotiseur s'hypnotisant lui-même étant en dehors de ceux-ci, les ranger dans trois classes principales :

1° L'hypnotiseur qui voyant pour la première fois une personne peut, sans contact aucun, pénétrer le fluide vital de cette personne pour ne faire qu'un avec elle.

2° L'hypnotiseur qui opère en tenant la main de la personne dont il veut pénétrer la pensée, ce qu'on nomme hypnotisme par contact ;

3° L'hypnotiseur qui ne peut opérer qu'avec un sujet habituel ; ce dernier est le magnétiseur de foire, c'est le valet qui ne sait pas lire dans tous les livres, mais seulement dans les almanachs ; tandis que l'hypnotiseur plus capable, c'est Pickman, par exemple, qui se rend le jeudi 24 novembre 1887 chez l'empereur Don Pedro II à Cannes et qui exécute parfaitement ce que sa Majesté Brésilienne avait pensé ; et ici, la tricherie, la tromperie, le compérage ne sont pas admissibles. Voici comment les choses se sont passées au vu et su de nombreux témoins :

Avant de commencer la soirée, l'empereur dit à Pickman : « Je suis le premier des *incroyants*, remarquez qu'il ne dit pas *incrédules* ; c'est à dessein que l'empereur du Brésil, sachant parfaitement le français, emploie ce terme *incroyant*, il ne croit pas, il n'a pas la foi, c'est un hérétique en hypnotisme voilà bien ce que Sa Majesté a voulu parfaitement établir.

Et Pickman de répondre à Majesté, pour vous démontrer que l'hypnotisme existe, je vais sortir. Pendant mon absence, vous penserez à quelque chose que je devrai faire en entrant ; vous exprimerez votre pensée à quelqu'un et j'exécuterai ce que vous aurez suggéré à cette personne.

En effet, l'empereur pensa que Pickman devait monter sur une table, et ce fut le prince de Hohenzollern-Sigmaringen qui fut chargé de commander *sans contact*. Pickman réussit dans cette première épreuve ainsi que dans toutes les autres ; et la soirée commencée vers 9 heures s'est terminée vers 10 heures et demie par une expérience d'hypnotisme direct pratiqué sur M. Haryty qui fut endormi très facilement par l'hypnotiseur.

Parmi les personnes qui assistaient à la séance d'hypnotisme donnée à l'*Hôtel Beau-Séjour* à Cannes dans l'appartement de l'empereur du Brésil, se trouvaient : M. le vicomte et M^{me} la vicomtesse de Carapébus, chambellan et dame d'honneur de la cour, Miss Pierce, M. Haryty, le vicomte de Mœ, le prince et la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, etc., etc. »

L'hypnotisme au théâtre. — Les Bouffes-du-Nord ont donné une pièce en six tableaux de M. Henri Demesse, intitulée : *Le drame des Charmettes*. Voici ce qu'en dit M. Francisque Sarcey, critique compétent en matières théâtrales. « Nous avons passé là une très bonne soirée. Le drame roule sur la suggestion et l'hypnotisme. Nous allons, sans aucun doute, voir quelques dramaturges mettre en œuvre ce nouveau moyen dramatique que la science leur offre. Quelqu'un, hier, m'assurait qu'il connaissait déjà dix drames tout faits où les phénomènes de la suggestion, étalés sur la scène, constituaient l'attrait de la pièce et formaient la base de l'action.

Le *Drame des Charmettes* a été taillé à grands coups de hache dans un gros roman bien noir ; il est clairement exposé, clairement déduit et assez intéressant. On le suit avec curiosité jusqu'au dernier acte. Il est quelque peu extravagant, ce dernier acte, et il y a là un juge d'instruction qui joue un rôle fort extraordinaire de nigaud solennel. Mais il faut bien finir, et l'on finit comme on peut. »

Conférence Encausse. — Le 14 décembre nous avons entendu à l'*Union Française de la Jeunesse*, une conférence faite par un jeune professeur de physiologie, sur... *les Sciences occultes et la Franc-Maçonnerie au XIX^e siècle*.

M. Encausse ne cache pas sa sympathie pour les alchimistes, lorsqu'il nous parle de « l'Alchimie, cette science bizarre, dont on se moque généralement » et les voûtes de l'école municipale frémissent d'entendre une *conjuratio*n entremêlée de mots hébreux des plus baroques et... en vers. Le *Lotus* était de la partie, car le consciencieux professeur en a exhibé un exemplaire. Constatons qu'il n'en a pas dit trop de mal.

La Chine et ses religions. — M. Tong-Ouen-Hien, lettré chinois, ou plutôt Monseigneur de Savigny, protonotaire apostolique (car il a deux noms) a fait, le 21 décembre, à la salle du Boulevard des Capucines, une conférence sur ce sujet. Nous disons a fait, c'est *devait* faire qu'il faut dire, car le conférencier, personnage sympathique, vêtu du costume national, n'a fait que glisser sur les trois religions principales : le *confucianisme*, qui n'est pas une religion véritable ; le *bouddhisme* implanté en Chine par une ambassade que « les confucianistes avaient envoyée en Occident, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, pour y trouver le *messie annoncé* » et qui y trouva effectivement le bouddhisme, fait sur lequel le conférencier se garde bien d'insister, et la *théosophie* de Lao-tseu dont on connaît si peu de chose en Europe. En revanche, Monseigneur (puisque M. Franck président de la conférence, y tient) a fait l'éloge sans réserves de la Chine sous tous les rapports. Il y a à Pékin une académie qui fait pâlir les nôtres — ce qui n'est pas difficile — et qui publie fréquemment des encyclopédies de cent soixante mille volumes. Larousse, pends-toi ! Il y a aussi bien d'autres choses que nous n'avons pas la place d'énumérer. Ainsi, la Chine pourra mettre vingt millions d'hommes sous les armes, alors que la France n'en pourrait mettre que deux cent mille ! Bref, « c'est la nation la plus riche, la plus grande et la plus heureuse du monde », et c'est sa « croyance *primitive* en Dieu qui certainement est cause de cela, bien que depuis des siècles elle soit tombée dans le polythéisme ».

Pour résumer notre impression, nous dirons que *la Ligue contre l'athéisme* sous les auspices de laquelle se tenait la conférence nous a semblé plus catholique que le vénérable évêque. M. Franck, professeur à l'Institut, avait ouvert la séance par ces paroles : «... Les missionnaires catholiques sont des hommes qui, au péril de la vie, en bravant les tortures du martyre, trop souvent endurées par eux, vont répandre dans les pays lointains les plus étranges à nos mœurs notre civilisation (*on a vu que le conférencier préfère la sienne*), le sentiment de la fraternité humaine et de la charité évangélique (!), cette sublime expression de l'antique doctrine révélée déjà dans l'Ancien Testament : Aime ton prochain comme toi-même. » Monseigneur l'évêque Tong-Ouen-Hien, lui, a terminé sa conférence par ces mots : « C'est une nation chrétienne qui porte, avec ses canons, cet abrutissement (l'opium) chez les

païens » ! Nous garantissons l'authenticité des paroles, les ayant sténographiées.

Les merveilles de la suggestion hypnotique.— Ce qui suit est une note communiquée par M. le docteur de Grandchamps à la très intéressante Revue des Sciences hypnotiques :

« Divers cas d'application de l'Hypnotisme à la chirurgie sont venus dans ces derniers temps à notre connaissance. Les plus récents sont dus à nos anciens chefs de service, MM. Luys et Dumontpallier.

M. le docteur Dumontpallier a pratiqué le 9 octobre, dans son service de l'Hôtel-Dieu, la section et l'arrachement d'un ongle incarné. La malade, en état de somnambulisme, n'a manifesté aucune douleur soit pendant, soit après l'opération.

À la Charité, M. le docteur Luys a actuellement en traitement une jeune femme hystérique qu'il a guérie par suggestion d'une paralysie complète ayant résisté pendant sept mois à toutes les médications ordinaires. Cette malade s'étant procuré l'autre jour une seringue de Pravaz voulut se donner une injection de morphine, et se cassa dans le bras l'aiguille dont un fragment de deux à trois centimètres resta enfoncé dans l'épaisseur des tissus. Menacée d'un phlegmon, elle fut hypnotisée par M. Luys, et M. le docteur Segond pratiqua une incision de longueur suffisante, retira le morceau d'aiguille, appliqua quelques points de suture, le tout sans que l'opérée accusât la moindre souffrance.

Il semble que la suppression absolue de la douleur pendant et après les opérations chirurgicales faites à l'aide de l'hypnotisme ait une action des plus favorables sur la rapidité de la guérison. Toutes les observations s'accordent sur ce point. Celle qui suit nous paraît intéressante en ce que l'opéré est ici un jeune homme habituellement bien portant et non une hystérique, et aussi à cause du rôle que nous avons pu faire jouer à la suggestion, cette partie de l'hypnotisme assurément la plus féconde en résultats thérapeutiques.

M. G..., âgé de vingt-cinq ans, employé, vient me consulter le 5 novembre 1887 pour un phlegmon de la face dorsale du poignet gauche. Ce jeune homme robuste, de haute stature, est généralement bien portant. Il attribue son accident à une piqûre dont on voit encore la marque. Il se plaint de souffrir horriblement ; la main est oedématiée, et l'enflure s'étend jusque vers le coude. Depuis trois jours il ne peut, dit-il, ni dormir ni manger.

Je lui annonce que l'ouverture de l'abcès est nécessaire ; il est décidé qu'elle sera pratiquée le lendemain matin chez lui. Sachant que ce jeune homme a été hypnotisé, je lui propose de profiter de sa sensibilité spéciale pour éviter la douleur assez vive de l'opération. Il s'y refuse d'abord, mais il finit cependant par s'en rapporter à moi et m'autorise à agir comme je l'entendrai.

Le lendemain matin, je commence par hypnotiser M. G... C'est l'affaire de quelques secondes. La simple fixation des yeux par les yeux suffit à déterminer immédiatement chez lui un état cataleptique dont j'use pour lui placer le bras dans la position convenable. Je fais ici cette remarque, que je puis me passer d'un aide chargé de le maintenir. Je lui donne ensuite la suggestion de ne pas souffrir, de ne rien sentir même pendant que je vais « lui guérir la main ».

Tout étant convenablement disposé, je pratique l'incision avec la plus grande lenteur. Je presse ensuite de chaque côté de façon à faire sortir le pus grumeleux qui remplit la poche et qui s'écoule avec difficulté à cause de son épaisseur. J'évite ordinairement de faire cette compression qui ne me paraît pas indispensable et qui est extrêmement douloureuse, mais aujourd'hui je n'ai pas à m'inquiéter de ce détail.

Un cataplasme étant préparé et appliqué, le bras fixé en écharpe, les instruments nettoyés et remis en place, je donne les suggestions suivantes :

Ne pas souffrir au réveil ; éprouver au contraire une sensation agréable de soulagement.

Ne pas toucher à son appareil et ne pas remuer son bras.

Lorsqu'il se sera reposé un peu, manger modérément, mais avec plaisir ; boire un ou deux verres de vieux vin.

Dormir toute la nuit prochaine sans se réveiller.

Tout ceci étant répété lentement par deux fois pour plus de sûreté, je réveille instantanément M. G..., en lui soufflant sur les yeux. Il n'a aucunement conscience de ce qui vient de se passer et comme le pansement est terminé, qu'il a comme auparavant le bras en écharpe et son cataplasme, il croit que je plaisante quand je lui affirme qu'il vient d'être opéré. Ce qu'il sait parfaitement, c'est qu'il ne souffre plus et il se déclare guéri.

Je me suis assuré depuis que toutes les suggestions ont été exécutées ponctuellement. M. G... a fait exactement tout ce que je lui ai prescrit pendant le sommeil hypnotique.

Les choses ont marché d'ailleurs de la façon la plus normale et la plus rapide. Jamais, à aucun moment, la moindre douleur n'a été ressentie. L'appétit et le sommeil ont été ce qu'ils sont en temps ordinaire, et, le 11 novembre, cinq jours après l'incision, la cicatrisation de la plaie étant à peu près complète, M. G... a pu reprendre ses occupations. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

La Grande Prêtresse, roman parisien, par *Charles Chincholle* à la Librairie Mondaine, 9 rue Verneuil ; Paris. Prix 3 fr. 50.

Les amateurs de romans seront ou ne peut plus satisfaits de la lecture de ce livre absolument renversant qu'on peut résumer en trois mots : *Tragédie, Poésie, Mystère*.

On y trouve de tout : de la suggestion, du somnambulisme, de la magie, de la théosophie et jusqu'à des extraits de *Papus*. Les beaux vers de Jean Rameau, publiés dans le *Lotus*,

Etoiles de toujours, étoiles de ce soir,

Des yeux pleurent vers vous, dans la paix des nuits mauves,

ouvrent et closent le volume. Les lotus poussent dans tous les coins comme des champignons, par la volonté de Çakhymouna, la grande prêtresse, car l'auteur croit aux forces occultes, « ces forces qu'on ne saurait nier après les travaux de MM. Saint-Yves d'Alveydre, Eliphas Lévy, Paul Gibler, Ely Star, ceux de M^{re} Blavatsky, de lady Caithness et de tant d'autres ». On retrouve même d'anciennes connaissances autour de la Prêtresse ; « le docteur Paul Lebrun, dont le récent ouvrage *Spiritisme ou fakirisme occidental*, a eu le retentissement d'une révolution », la duchesse d'Yquem « dont le salon au faubourg Saint-Germain est presque une académie de spiritisme » et qui « dirige une revue spirite intitulée, le *Globe divin* ; pour elle la lune est à côté de la terre, comme Pantin à côté de Paris ».

Un personnage bizarre est cette pauvre suggestionnée d'Eva qui est toujours fourrée à l'église et qui se laisse violer par son magnétiseur, d'où naît une intrigue des plus compliquées. Un autre fort bien observé, est le vieux notaire honoraire tombé amoureux d'Eva en même temps que son fils, ce qui donne lieu à une scène superbe avec gâtes paternelles. Il y a aussi un jardinier de cimetière qui est un vrai type. Le colloque final dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin est réellement beau, et un scepticisme aimable et spirituel court dans toutes les pages du livre.

Au risque de gâter le plaisir qui attend les jeunes lectrices au dénouement tant désiré, nous donnons la dernière scène, parce qu'elle montre bien dans quelle note est écrit le roman en question :

« Mort, Jacques était mort !... »

« Elle se leva. Elle ne pleurait pas. Il y avait, au contraire, comme de la joie dans ses yeux. Elle ouvrit un coffret, en tira un vêtement étrange, une sorte de long sac lissé d'or, qui avait pourtant une tête, des bras. Un maillot plutôt, dont elle se couvrit complètement. Rien d'elle maintenant n'apparaissait plus. L'étoffe d'or couvrait ses jambes et ses pieds, ses bras et ses mains, sa tête dont les yeux étaient protégés par deux diamants plats.

« Elle prit le vase d'or qu'elle avait montré à son amant et qui contenait, avait-elle dit, le plus puissant des corrosifs, le redoutable fluor dont la seule vapeur eût brûlé ses prunelles, ses mains, ses dents.

« Elle dévissa le bouchon et, s'approchant de ce qui restait de Jacques, laissa tomber de la tête aux pieds tout le liquide.

« Il se produisit soudain comme un sifflement aigu.

« Froidement, elle rentra sous sa tente, détacha la lampe sacrée, prit de la poussière de bois des Indes et, marchant tout autour du temple, sans même regarder Jacques, emplît la salle de parfums.

« Puis elle revint se jeter aux pieds de Mâyâ.

« Longtemps, longtemps, elle pria pendant qu'à côté d'elle crépitait avec un bruit d'orage, sous l'influence du fluor, le corps de Jacques de Gilis.

« A la fin, le bruit cessa.

Elle se dévêtit, fit trois nouvelles ablutions, remit sa robe de prêtresse, prit dans un vase des graines de lotus et revint à la place où était tombé son amant.

« Du corps de Jacques il ne restait rien, rien. Le fluor avait même dévoré une partie du sable sur lequel le malheureux avait reposé.

« Elle sema, sur la poussière noire, les graines de lotus, les recouvrit du sable voisin qu'elle égalisa et, saisissant son violon à deux cordes et s'accompagnant, chanta une mélodie d'une mélancolie navrante.

« Peu à peu, devant elle, les lotus poussaient.

« De son sang elle prenait la vie et la jetait aux plantes naissantes, puis grandissantes..... »

Comme on voit, il n'y a qu'un rédacteur du *Figaro* capable d'écrire de si belles choses.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

France. — *L'Isis* a tenu sa troisième réunion publique, le 30 novembre. Notre frère F. Gaboriau y a lu un article de Mme Blavatsky sur l'*Origine du mal*, que nous donnons dans le présent numéro. Notre frère Papus a fait ensuite une conférence fort instructive sur la *Franc-maçonnerie et la légende d'Hiram* qui a été très goûtée de l'assemblée. Nous avons remarqué parmi l'assistance : MM. J. Rameau, le poète des astres ; E. Michelet, E. Nus, Robert, Ely Star, etc.

Autriche. — Une forte branche de la S. T. vient d'être fondée à Vienne : Président, *Herr Friedrich Eckstein* ; Secrétaire, *Herr Dr Graevell* (adresse : Lammgasse, 2, II, 17. Wien VIII). Cette branche n'admet dans son sein que des personnes s'abstenant de viande et de spiritueux.

Japon. — M. Kinzo Hirai est en train de fonder une branche de la S. T. à Kioto.

Nouvelle-Zélande. — Notre frère E.-T. Sturdy d'Hawke's Bay pense pouvoir former avant peu une branche dans ce pays.

Amérique. — La *Société Théosophique Américaine* de New-York a donné sa première séance publique le 22 novembre ; M. C.-H.-A. Bjerregaard y a lu un article sur le « cinquième principe de l'homme ».

— Une nouvelle branche intitulée : *The Purana Theosophical Society* a été organisée, sous chartre du 27 juillet 1887, à *Santa Cruz* (Californie). Président : *Mme L. Underwood Mc Cann* ; Vice-Président : le docteur *W.-W. Gamble* ; Secrétaire : le docteur *W. Scott Hall*.

Inde Britannique. — Le *Luctifer*, qui, entre parenthèse, est digne, sous tous les rapports, des femmes remarquables qui le dirigent, donne une note de notre vénérable président *Olcott*, sur la Convention générale annuelle de la *S. T.* qui devait se tenir cette année 1887 comme par le passé, du 27 au 30 décembre à *Adyar* (Madras). Plus de deux cents délégués de branches s'étaient fait inscrire, et la réunion promettait d'être plus importante que jamais. Nous donnerons des détails sur cette solennité.

— Continuant son voyage du nord de l'Inde, dont nous avons déjà parlé, notre Président se rendit à *Chittagong*, dans l'*Arakan*, où il fonda une branche. Nous le trouvons ensuite à *Vizanagram* où le maharajah a deux longues entrevues avec lui. Le 12 septembre, il fonde une branche à *Vizagapatam*, à laquelle adhère le distingué directeur de l'observatoire astronomique de cette ville, *M. A. V. Nursing Row*. Le 28, il est à *Coconada*. A *Masulipatam*, l'assistance qui se presse pour entendre son premier discours est si grande (3,000 personnes) qu'il le donne en plein air. Il forme dans cette ville une nouvelle branche. Le 10 octobre, il débarquait à *Madras* après un voyage apostolique de 262 jours. Lorsqu'on lit le récit détaillé de ces voyages gigantesques faits à la vapeur par un homme âgé qui prononce plusieurs discours dans tous les endroits où il s'arrête, couchant souvent sur la terre dure et mangeant ce qu'il trouve sur son chemin, et qui pendant ce temps s'occupe encore de la direction d'une Société dont les branches sont répandues sur la surface du globe, on est obligé de s'incliner, adversaires comme amis, devant ce dévouement et ce stoïcisme.

Dans ce long voyage, signalons encore une branche formée à *Coconada*, et une à *Bezvada*, et la visite faite à *M. Olcott* par le célèbre pandit *Jibbananda Vidyasagara* qui lui fit don de cent cinquante volumes en sanscrit pour la bibliothèque d'*Adyar*.

— Nous recevons par la dernière malle un journal quotidien important de *Bangalore*, *The Bangalore Spectator*. Nous ne donnerons que des extraits des trois numéros qui consacrent à notre Président plusieurs colonnes chacun :

« Le colonel *Olcott* se porte admirablement bien, revenant d'un voyage de plusieurs milliers de milles, à travers l'Inde, par terre et par mer. Quoi que l'on puisse penser sur la Société Théosophique, il ne peut y avoir de doute quant à l'activité infatigable et à l'entier dévouement du colonel à répandre sa cause. Tandis que les autres Européens se retirent sur les collines pour prendre du repos et de la force, lui voyage, sans s'occuper ni de la chaleur, ni de la pluie, ni du froid ; bien qu'il ait depuis longtemps dépassé la cinquantaine, il n'a pas perdu l'énergie de la première jeunesse ».

« Le public des natifs, comme l'année dernière, montre un grand enthousiasme en faveur du mouvement théosophique. Le colonel *Olcott* a fait trois discours devant des auditoires comblés et en fait un quatrième ce soir. Samedi dernier, la Branche théosophique célébra son anniversaire en donnant à manger à deux mille pauvres ; tout ce monde fut nourri avec abondance et un certain luxe sans distinction de caste ni de credo... »

« Dimanche matin le colonel *Olcott* et le savant pandit *Ramasawmy Iyer* parlèrent à une foule on ne peut plus attentive, à *Sapper's school Hall*. Le colonel *Olcott* reçut une réception cordiale, et fut conduit à la salle par la musique du régiment... Le sujet choisi par l'orateur, était la Religion hindoue, sujet qu'il a traité fort bien, montrant que les divers aspects de la foi nationale lui étaient familiers... »

« Le troisième meeting fut le plus nombreux et le plus enthousiaste... Le sympathique orateur américain remua jusqu'au fond du cœur cette foule considérable... le sujet choisi était « la Réforme nationale »... »

« La quatrième conférence du colonel *Olcott* fut consacrée à traiter le sujet important : les relations entre la science et la religion... »

Nous n'avons malheureusement pas la place de rendre compte de cette conférence, où, entre autres choses, *M. Olcott* a fait connaître les travaux des médecins et physiologistes des hôpitaux de Paris sur l'hypnotisme et montré que ces découvertes existaient du temps de *Patandjali* et formaient un sys-

tème scientifique. Nous avons voulu faire connaître un peu quel est notre président, au risque de blesser sa modestie et son impersonnalité. Et c'est cet homme — sans parler de Mme Blavatsky, qui elle aussi a droit à notre respect — que M. Yves Guyot salissait dans la *Lanterne* du 30 novembre 1886, par un article qui restera (à supposer que ces choses-la restent) comme une tache hideuse sur le journalisme français généralement si chevaleresque et si intelligent !

The Theosophist (Le Théosophiste) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et fondée par H. P. Blavatsky; abonnement 25 fr. **Sommaire de Novembre** (traduction): *Enseignements travestis*; la *Cosmogonie Jéhovistique*, par Henry Pratt. — *Une arme ancienne*, par K. — *L'Allégorie de la Cosmogonie Zoroastrienne*, par A. J. D. — *Lettres rosicruciniennes*, traduites de l'allemand, par F. H. — *Notes rapides sur Madhavachary*, par G. Srivamamurthi. — *L'Auto-lévation*, témoignages de témoins oculaires indiens. — *Les Forces subtiles de la nature, leur influence sur la santé et la destinée de l'homme*, par Rama Prasad. — *Le Tétragramme*, par H. P. Blavatsky. — *Kaivalyanavanita* de Sri Thandavaraya Swamygal. — *La Kabbala et le microcosme*, par Montague R. Lazarus. — Traduction anglaise de *Viveka Chudamani* de Sankaracharya. — Revues: *l'Astrologie indienne*; la *Merveille de Wathseka*; la *Musique hindoue*; le *Royaume de Dieu* d'Alber Jhouney, etc. — *Le Voyage du Président*.

Lucifer (texte anglais) : revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et, Mabel Collins; Londres; Redway, éditeur; abonnement: 15 fr. **Sommaire de Novembre** (traduction): *A chacun sa tâche*, par X. — *La demande du néophyte*, par l'auteur de *Lumière sur le Sentier*. — *Le caractère ésotérique des Évangiles*, par H. P. Blavatsky. — *Le « Carré » dans la main*, par Anna Kingsford. — *Liberté*, par P. H. D. — *Le Monde invisible*, par A. P. Sinnett. — *La Pensée mystique* (poésie), par P. H. Dalluac. — *La Fleur et le Fruit*, roman, par Mabel Collins. — *La Science de la Vie*, par H. P. Blavatsky. — *Le Péché contre la vie*. — *Fraternité*, par T. B. H. — *Le Pacte du sang*, par Gerald Massey. — *Correspondance*. — Revues: *l'Histoire réelle des roses-croix*, par A. E. Waite; le *Sens du dix-neuvième siècle*, par John Darby. — *Notes d'un philosophe impopulaire*.

Le Sphinx (texte allemand) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe-Schleiden, à Leipzig; abonnement: 7 fr. 50. **Sommaire de Novembre 1887** (traduction): *Les hallucinations de l'Inconscient*, par Hellenbach. — *Expériences médianimiques*, faites et discutées dans la Société psychologique de Munich. — *De la fraude et des soupçons dans les manifestations médianimiques*, par Christian Reimer. — *La Commission Seybert et les droits de Zollner* (au prix Seybert), par Hubbe-Schleiden. — *Le Démon de Socrate*, par Carl du Prel (suite).

— *La psychologie de l'Égypte ancienne*, études de civilisation comparée, par Franz-Lambert. — Notes diverses: *Immortalité*. — *Clairvoyance*. — *Narcotiques hypnogènes*. — *Hypnotisme thérapeutique en Suisse*. — *Théorie de l'hypnotisme*. — Revues prophétiques. — *Les Mystères de la Magie*, d'Éliphas Lévy, etc.

The Path (Le Sentier) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W. Q. Judge; abonnement: 10 fr. — **Sommaire de Novembre** (traduction): *La Bhagavad-Gita*, par William Brehon. — *Réincarnation* (poésie), par A. E. Lancaster. — *Médiumnité*, par Albertus. — *La signification théosophique du Faust de Goethe*, par F. S. Collins. — *Cain et Abel*, par Charles Johnston. — *Personnalités*, par Haridj. — *La Voie de l'action*, par Hadjü Erinn. — *Réponses aux questionneurs*, par Zadok. — *Aperçus théosophiques sur la littérature contemporaine*. — *Propos d'après-midi*, par Julius.

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.